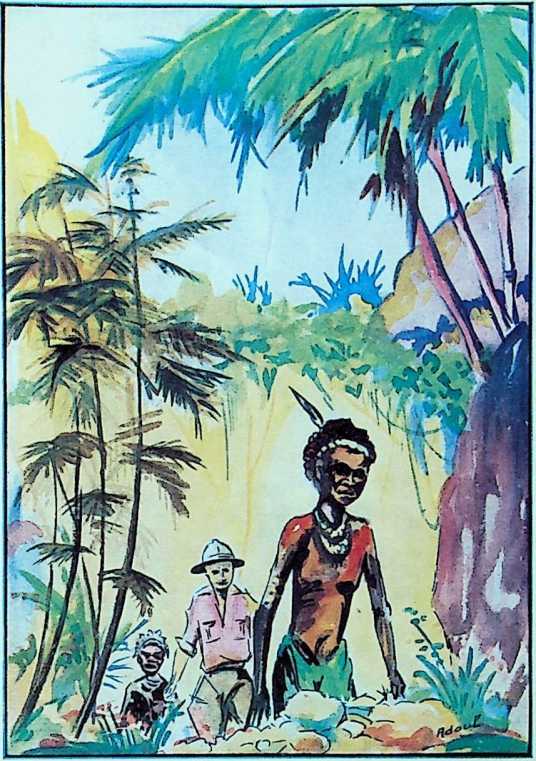
***PHTON. CHEZ LE?***

f ***MHN6EUIW O'HOMMEf***



**ANDRE ADOUL**

**PATON, CHEZ LES**

**MANGEURS D'HOMMES**

Illustrations de A. ADOUL

*Collection Ligue pour la lecture de la Bible*

*Guebwiller (Haut-Rhin)*

**Tous droits réservés**

**IMPRIMÉ EN FRANCE**

**ANDRE ADOUL**

**PATON, CHEZ LES**

**MANGEURS D'HOMMES**

**Illustrations de A. ADOUL**

***Collection Ligue pour la lecture de la Bible***

***Guebwiller (Haut-Rhin)***

**Tous droits réservés**

**IMPRIMÉ EN FRANCE**

**A tous ceux qui liront ce livre**

*Voici une histoire vraie, tirée d’une autobiographie*

*parue au siècle dernier :* John G. Paton, le grand apô­

tre des cannibales. *De cet important ouvrage, nous*

*n'avons conservé que les épisodes les plus palpitants,*

*les plus propres à captiver la jeunesse.*

*Si nous avons écrit cette vie passionnante, c'est sur­*

*tout parce qu'elle est encourageante. Nous n'g voyons*

*pas un homme de Dieu au ministère sensationnel, qui*

*triomphe de tout avec aisance. Au contraire ! John*

*Paton connaît échec sur échec, épreuve sur épreuve,*

*abandon sur abandon. La mort le guette à chaque*

*instant. S'il poursuit sa tâche, envers et contre tous,*

*c'est parce qu'il croit au Dieu qui l'a appelé. Il ne dit*

*pas : Je perds mon temps ici... A quoi bon !... Vaut-il*

*la peine de poursuivre ?... C'est impossible !... Il ne*

*se produit rien... Les cœurs sont trop fermés... Pour*

*lui, l'insuccès n'est pas une raison pour abandonner*

*la tâche, pour chercher autre chose, plus facile ou*

*plus productif. Les piétinements ne sont pas du temps*

*perdu lorsqu'on se trouve là où Dieu nous veut. Paton*

*démontre par sa vie que ce sont ceux qui ont «* la foi

et la persévérance > *(Héb. 6 : 12) qui obtiennent de*

*Dieu.*

*Puisse cette biographie vous réconforter à Vheure*

*difficile ; puisse-t-elle vous apprendre à compter sur*

*Celui qui a tracé notre route, le Dieu des miracles.*

CHAPITRE PREMIER

— Etienne, taisez-vous !

Au fond de la classe, le grand Etienne n’a pas bron­

ché, comme si cet ordre ne le concernait pas. Il pour­

suit tranquillement son tapage sous les yeux déconte­

nancés du jeune maître. Sans s’émouvoir le moins du

monde, il discute à haute voix et apostrophe bruyam­

ment ses voisins de table, laissant volontairement

tomber livres et plumier sur le parquet.

Bref, depuis qu’il est là, c’est le désordre ; la vie

est intenable et le travail impossible avec lui.

— Etienne, je vous dis de vous taire !

Jean Paton, le nouvel instituteur, a beau crier, lui

répéter de se tenir tranquille, il continue de plus belle

avec la même arrogance, avec le même sourire nar­

quois qui sortirait de ses gongs le plus sanctifié.

Pourquoi un tel aplomb ? C’est clair comme le jour :

ce gaillard se sent fort. Bâti comme un chêne, il ne

craint personne, pas même le maître.

7

Aussi, est-ce en vain que l’instituteur tente de réta­

blir l’ordre. Encouragée par le grand Etienne, la classe

tout entière entre dans la rébellion. Rébellion plus

cachée, sourde, mais qu’on devine aisément dans les

regards furtifs, les sourires entendus, les règles qui

tombent à tout instant... et, surtout, la mauvaise

volonté qu’on découvre partout, chez tous.

Paton doit-il s’en étonner ? Certes non, car son

Directeur, en l’engageant, l’a clairement averti :

— Soyez ferme dès le début, lui a-t-il conseillé. Et

si c’est nécessaire, usez du gourdin sans ménagement,

sinon vous n’obtiendrez jamais le silence. Car je vous

le dis, vous aurez affaire à des terribles, indisciplinés

et batailleurs.

Et, pour être plus convaincant, il a ajouté :

— Les maîtres qui vous ont précédé — et il sont

nombreux ! — ont dû s’avouer vaincus au bout de

quelques jours. Il faut la trique, vous m’entendez, la

trique... ou vous échouerez. Croyez-moi, avec eux,

pas de sentiment, pas de méthode persuasive qui

tienne.

La classe accueille, tous les soirs, jeunes gens et

jeunes filles de tous âges. Et la plupart, par surcroît,

sont loin d’être des anges. A preuve, le grand Etienne,

ce gars solidement charpenté et habitué aux durs tra­

vaux des champs. Fort comme un homme fort, il ne

craint personne.

Jean Paton a tôt fait de comprendre que son avenir

se joue là. S’il ne s’impose pas cette fois, c’en est fait

8

de lui. Il devra battre en retraite et perdre rapide­

ment sa place, comme ses prédécesseurs. Or, il y tient

beaucoup à ce modeste emploi qui lui permet d’aider

sa famille qui vivote — on est nombreux à la maison

—, dans le Sud de l’Ecosse, près de Domfries.

Mais Paton peut-il brandir sa longue canne et frap­

per ses élèves ? Ce procédé lui répugne. Son père en

connaissait d’autres, bien plus efficaces, lui qui savait

se faire craindre de tous à la maison. L’un de ses fils

avait-il commis une faute grave ? II se retirait alors

dans son cabinet et là — ses enfants le savaient bien

— il exposait longuement à son Dieu le cas difficile.

Ces entretiens prolongés, dans le secret, parlaient à

leur conscience un langage plus fort que celui de la

verge. Il n’y avait pas de pire punition pour eux ! Et

parce qu’il en coûtait beaucoup à ce père de châtier

le coupable, ses enfants éprouvaient pour lui une

grande affection et un profond respect.

Cependant, Jean ne peut, à l’instar de son père,

laisser là ses élèves pour aller prier dans sa cham­

bre ? Alors, que faire, puisque le grand Etienne conti­

nue de perturber la classe ?

Oui, que faire ?

Paton se recueille un instant, puis, calmement mais

fermement, s’adresse à son turbulent élève :

— Je somme une dernière fois Etienne de se tenir

tranquille, sinon qu’il sorte immédiatement !

Etienne hausse les épaules et, toujours moqueur,

profère d’inintelligibles menaces.

— Ça suffit ! clame le maître qui se lève soudain.

9

La classe tout entière a sursauté. Paton saisit son

bâton et traverse précipitamment la classe pour aller

— sous les regards intrigués des élèves — fermer la

porte à double tour. Il glisse tranquillement la clé

dans sa poche, tandis que, solennellement, il menace

de punition quiconque interviendra en faveur

d’Etienne.

Pas impressionné pour un sou, le grand garçon se

lève à son tour, puis, sans hâte, sort du banc et se

dirige vers le maître, les poings menaçants. Son vi­

sage, parfaitement décontracté, prouve qu’il est sûr

de son fait ; même, il savoure déjà la « dégelée » qu’il

va infliger publiquement à son adversaire. Il est de

taille à s’imposer. Sa victoire ne sera ni la première,

ni la dernière.

Paton devine la force d’Etienne, mais il ne redoute

pas l’empoignade : il s’attend à Celui « qui arrête le

bras du méchant ».

Le solide garçon ne perd pas de temps. Il passe

brusquement à l’attaque, décochant un coup de poing

magistral à l’épaule du jeune maître qui chancelle, un

instant interdit. Un deuxième, non moins violent,

l’atteint à la joue droite. Décidément, le colosse sait

s’y prendre.

La classe tout entière exulte, nerveuse, pourtant

inquiète, car, à vrai dire, elle ignore la force du jeune

maître que le calme et l’assurance impressionnent.

Qui gagnera ?

Un instant malmené, Paton se ressaisit vite, cher­

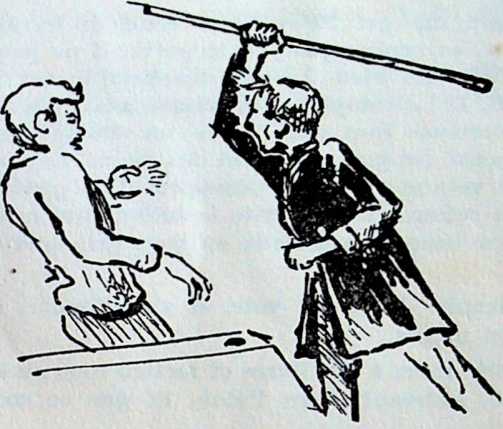
chant avant tout à parer les poings redoutables de

10

son fougueux élève. Pour éviter les coups qui pleuvent

dru, il adopte une sage tactique : il cède du terrain,

recule d’abord à petits pas, jusqu’au pupitre.



**Paton contre-attaque,**

**brandissant furieusement son gourdin**

Alors, Etienne ne peut réprimer un certain sourire

de satisfaction qui n’échappe à personne. Un de ces

sourires qui signifient : Je te tiens !... La classe re­

tient son souffle, prête à crier : Bravo !

Tout à coup, Paton contre-attaque, brandissant

furieusement son gourdin. Il frappe vigoureusement

l’énergumène qui, interloqué par cette brusque offen­

sive, cesse de jouer des poings. Il cherche — mais en

vain car le maître y veille — à saisir le bâton. Deux

ou trois coups bien assainés le forcent à déchanter,

11

ébranlent son assurance, l’obligent à battre en re­

traite. Il ne sait pas que Paton n’est pas homme à se

laisser faire, car il est fort, lui aussi, et tenace par­

dessus le marché.

Bon gré, mal gré, Etienne doit céder du terrain et, à

son tour, se replier jusqu’à la porte. Il ne peut fuir,

puisqu’elle est bien fermée. La bataille est perdue

pour lui. Il l’a compris et la classe aussi qui est res­

tée silencieuse tant que l’issue en était incertaine.

Maintenant, les gosses battent des mains, ils sont tous

pour le vainqueur. Cette désapprobation générale, ce

soudain retournement, irrite le lutteur qui affiche sa

mauvaise humeur par deux ou trois grimaces signifi­

catives.

Le dernier banc est vide. Il s’y efTondre, la tête

dans les mains.

— Retournez à vos livres et mettez-vous au travail,

ordonne, haletant, Jean Paton. Et que ce soit bien

fini.

\*

\*\*

II ne sera pas besoin de punir Etienne. Son cuisant

échec vaut, pour lui, le pire des châtiments. Il est trop

honteux pour lever la tête, au risque de rencontrer les

regards moqueurs de ceux qui, quelques instants plus

tôt, l’encourageaient au mal.

Il ne lui prendra plus jamais la fantaisie de réci­

diver. Paton a gagné.

Certes, il y aura encore de timides velléités de

révolte chez les plus grands qui digèrent mal la défaite

12

de leur camarade. Sa défaite devient la leur. Mainte­

nant, le maître, c’est le maître.

Pourtant, la bonté de Paton a vite raison des plus

acharnés. L’école, sous son impulsion, prospère ; les

effectifs s’accroissent rapidement... et les bénéfices

aussi.

— Je vous l’avais bien dit ! déclare le Directeur

satisfait à son jeune collaborateur. C’est la trique qui

a fait son œuvre !

CHAPITRE 2

Pourquoi Jean Paton reste-t-il si longtemps son­

geur, le soir, tout seul, dans sa chambre ?

Depuis des mois, le jeune homme croit percevoir

un cri d’angoisse continuel qui vient des îles lointai­

nes du Pacifique : poussières d’îles perdues dans ce

vaste océan, rochers peuplés de sauvages redoutables,

de tribus païennes avides de sang humain, mais pro­

fondément malheureuses.

Pourquoi rêver ainsi ? Jean Paton, depuis peu pas­

teur d’une paroisse vivante, n’est-il pas comblé à Glas­

gow où chacun l’apprécie ? Son ministère est fécond ;

que lui faut-il de plus ?

Et, cependant, il reste insatisfait. Comment pour­

rait-il l’être puisque Dieu l’appelle à partir, il le sait

bien, à partir vers ces sauvages hostiles, sanguinaires,

qui massacrent sans frémir d’innocents missionnai­

res. L’appel est pressant, toujours plus distinct, cha­

que jour plus impérieux.

15

N’y tenant plus, un soir, il s’écrie résolument :

— Seigneur, me voici... Envoie-moi !

Le lendemain, il fait part à scs amis de sa ferme

résolution de partir. Chose curieuse ! A cette nouvelle

inattendue, chacun se dresse contre lui, comme si l’on

s’était donné le mot pour le désapprouver. Est-il pos­

sible d’envisager pareille chose ? On le traite de fou,

d’illuminé. On emploie tous les langages pour le dis­

suader. Puis, devant son inflexible obstination, on le

menace ; on lui prophétise les pires malheurs.

Un vieux chrétien — au demeurant un excellent

homme — lui jette à la figure :

— Les cannibales ! Ils vous mangeront !

— Et après, répond calmement le futur mission­

naire. Avez-vous réfléchi ? Etre mangé par les canni­

bales ou dévoré par les vers... la différence ! Au jour

de la résurrection, il n’en paraîtra rien, puisque je

revêtirai le corps glorieux des élus.

Désarçonné, le vieux monsieur lève les bras au ciel

en disant :

— Après ça, je n’ai plus rien à dire. Allez-y donc !

Je ne vous suivrai pas.

Sur ces mots bourrus, il fait volte-face et quitte la

chambre du jeune homme sans le saluer, en claquant

la porte derrière lui.

Sans doute, Paton n’ignore-t-il pas les risques d’un

tel ministère. Il connaît trop bien l’histoire des pre­

miers pas de la Mission dans les mers du Sud pour

se leurrer une seconde sur ce qui l’attend.

16

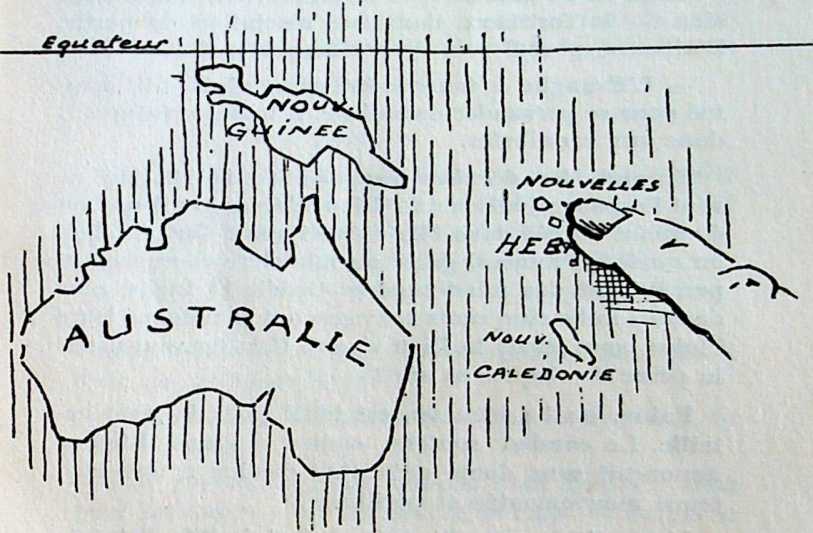
En 1839 déjà, deux courageux pionniers, John

Williams et Harris, installés dans la petite île d’Erro-

manga, connurent le martyre. Ils furent assommés,

cuits et mangés. De quoi vous donner le frisson et

vous ôter le goût d’aller vivre dans ces parages.



**Poussière d'îles perdues dons ce vaste océan**

Trois ans plus tard, deux autres missionnaires

s’établirent à Tanna, île plus importante et la plus

proche d’Erromanga. Ils y tinrent six mois, pas plus !

Harcelés, persécutés sans trêve, ils ne durent la vie

sauve qu’à la fuite, sur un frêle esquif, par une nuit

17

2.

sans lune. Plus tard, d’autres vaillants chrétiens péri­

rent brutalisés, victimes de fièvres, démoralisés.

Tout cela, Paton le sait fort bien. Il a longuement

calculé la dépense. Maintenant, loin de l’arrêter ou de

l’effrayer, les terribles nouvelles qui lui parviennent

— et qu’on ne manque pas de lui servir en toute occa­

sion — le fortifient dans sa résolution de partir.

D’ailleurs, peut-il revenir sur sa parole ?

— L’Evangile à *toute* créature..., répète-t-il, com­

me pour se persuader davantage. A toutes créatures...

donc aux cannibales.

Et puis, les derniers rapports de la Mission ne

sont-ils pas réjouissants ? Dieu n’accorde-t-il pas un

étonnant succès dans l’île d’Aneityum ? Car, en effet,

en quelques années, grâce au ministère courageux et

persévérant des missionnaires Geddie et Inglis, plus

de trois mille cinq cents sauvages ont abandonné leurs

idoles pour servir le Dieu vivant. Cela ne vaut-il pas

la peine de risquer sa vie ?

Paton, on l’a bien vu, est taillé pour la rude ba­

taille. Le combat soutenu contre le grand Etienne

annonçait sans doute qu’il était destiné à une exis­

tence mouvementée et périlleuse.

L’opposition grandit autour de lui. Elle l’attriste

beaucoup, mais ne l’ébranle pas. Au contraire !

— Ici, à Glasgow, tout le monde a la Bible et

l’Evangile à sa portée. Mais qui ira vers les païens ?

J’obéirai à mon Seigneur. A Lui, la responsabilité de

son appel : « Allez par tout le monde prêcher l’Evan­

gile *à toute créature.* > Toute créature ! Toute créa-

18

turc ! Les cannibales sont des créatures de Dieu, alors

je partirai.

Quelques semaines plus tard, le facteur lui remet

une lettre de la maison. Fébrilement, Paton déchire

l’enveloppe. C’est son père qui répond sans doute à

ses projets missionnaires. Qu’en pense-t-il ? Incom­

pris de tout son entourage, le jeune pasteur le sera-

t-il aussi de celui qu’il chérit plus que tout ?

Non ! Le père est d’accord.

*Mon cher Jean,*

*Dieu soit loué pour ta décision qui nous réjouit. Dès*

*ton enfance, ta mère et moi fanions donné au Sei­*

*gneur, pour son service. Enfin, il nous a exaucés.*

*Mon fils, rheure est venue pour toi de partir,*

*Ton père.*

Quel réconfort et quel encouragement pour Jean,

dans ces quelques lignes .’

— Après tout, murmure-t-il, cette lettre vient du

ciel. Alléluia !

Et, à genoux, le jeune homme rend grâces à Dieu

pour cet ordre — on ne peut plus clair — de partir

vers les cannibales.

19

CHAPITRE 3

Paton arrive sur le champ missionnaire en 1858,

après un voyage interminable qui aurait pu se ter­

miner tragiquement pour lui. Il s’installe dans l’île de

Tanna avec une équipe d’instituteurs noirs, de jeunes

chrétiens formés à Aneityum, l’île voisine où pros­

père l’œuvre de la Mission.

Le courageux missionnaire n’est pas homme à se

tourner les pouces. Sitôt débarqué, il se met à l’ou­

vrage. Ce qui presse le plus, c’est de construire la

station qui doit les abriter tous et ensuite... d’ap­

prendre la langue du pays. La chose ne sera pas aisée,

car il n’existe, bien sûr, ni grammaire ni dictionnaire

pour l’étudier. Heureusement pour l’Ecossais, ses

amis, qui connaissent un peu de tannésien, lui ensei­

gneront l’essentiel de cette langue difficile.

Quant à la station, Paton s’en occupe aussi : il

achète un terrain près de Port-Résolution, à quelques

pas de la côte, et, le jour même, suivi de sa vaillante

équipe armée de pioches et de pelles, il se rend sur

21

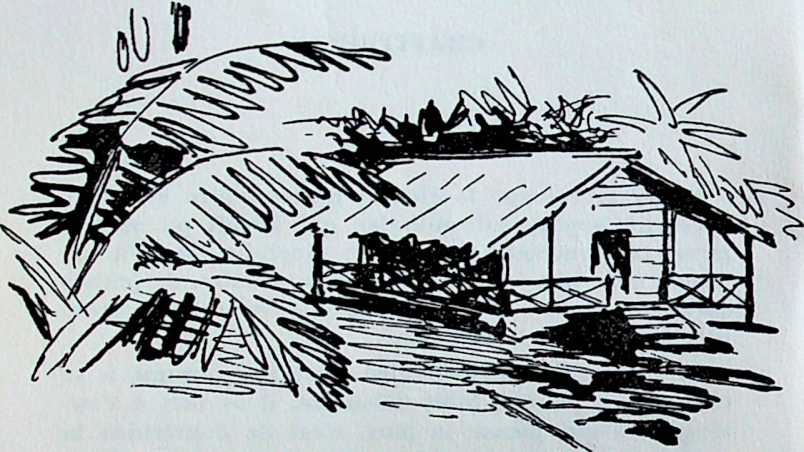
les lieux pour commencer la besogne. Les fondations

sont rapidement creusées et les murs ne tardent pas

à sortir de terre. La semaine s’écoule sans incident ;

on travaille hardiment, joyeusement, malgré l’ardeur

du soleil.



**Cette fois, la construction est menée à bonne fin**

Cependant, Jean est intrigué. Depuis une heure, il

observe des allées et venues peu rassurantes. Des

hommes, armés de matraques ou de fusils, passent et

repassent non loin de lui, en proie à une vive exci­

tation.

Tout à coup... Pan ! Pan !

L’Ecossais sursaute. Que signifient ces détonations ?

22

D’autres coups de mousquets, suivis de cris horri­

bles, viennent de la forêt.

Que se passe-t-il donc ? Bouleversé, le mission­

naire regarde ses amis qui ne sont pas moins atterrés

que lui ; ils ont suspendu leur tâche pour mieux

écouter.

Soudain, deux Tannésiens, bâtis en athlète, passent

près de Paton, sans même détourner le visage. En les

voyant, il est saisi d’épouvante, car ils sont effrayants

à voir avec leur face triste et grimaçante et, de plus,

curieusement peinte. Imaginez ces visages bariolés, le

front badigeonné de blanc, le menton passé au bleu

drapeau et deux joues, l’une noire, l’autre cramoisie,

qui encadrent ce nez épaté qui les caractérise. Et, par­

dessus ce déguisement burlesque, une immense plume

aux coloris chatoyants, solidement fichée dans leurs

cheveux crépus et noirs, du plus beau noir d’ébène.

Sans doute, le dernier cri de la mode tannésienne !

Ces visages de clowns inspirent plus de pitié que

de raillerie. Malgré leur souci d’élégance, ces hommes

vivent quasiment nus, toujours armés de leur matra­

que. De quoi peupler vos nuits de cauchemars fan­

tastiques !

— Est-il bien vrai, songe parfois le Blanc en les

rencontrant sur le sentier, est-il bien vrai que j’aie pu

rompre tant de douces relations à Glasgow, quitter

tant d’êtres chers au pays, pour venir passer mes

jours en pareille compagnie ? Mais, lorsqu’il lit la

peur et la tristesse sur ces visages maquillés, il se

ravise vite. Emu jusqu’aux larmes, il murmure :

23

— Pauvres gens ! Comme vous avez besoin de

l’Evangile libérateur !

La bataille fait rage tout près de la station. Le sang

coule sous les yeux mêmes des missionnaires qui

assistent, impuissants et terrifiés, à d’affreux combats.

Devant eux, cinq ou six hommes sont assommés, puis

emportés pour être cuits et mangés.

La nuit qui suit est plus affreuse encore ! Longues

heures d’angoisse passées en prière continuelle. Ah !

si Jean Paton ne pouvait se réfugier en son Dieu, il

serait pris de panique !

Des cris lamentables viennent par moment de la

forêt. On égorge les femmes des guerriers tués le jour

précédent : c’est la coutume à Tanna. Ces femmes,

dit-on, doivent aller rejoindre leur mari pour les ser­

vir dans l’autre inonde.

Jean ne peut dormir. Il ne parvient pas à refouler

les visions horribles de la veille.

La guerre... c’est le fléau à Tanna. Pour un rien,

l’île est à feu et à sang ; les tribus s’affrontent et s’en­

tre-tuent, on ne sait trop pourquoi, pour des vétilles.

— Que faire pour l’arrêter, cette maudite guerre,

rumine le missionnaire. Resterons-nous impuissants

parmi ces hommes de sang ?

Oui, que faire ?

Faut-il se lancer au milieu des cannibales pour les

arrêter, pour leur dire qu’ils sont insensés de se

24

détruire ainsi ? Non ! Ils sont beaucoup trop nom­

breux et Paton n’en sortirait pas vivant.

Le Blanc ne peut trouver le sommeil. Il tourne et

retourne dans son lit, harcelé par ses pensées.

— Après tout, ma vie que vaut-elle ? Et si je dois

la donner pour en sauver plusieurs, qu’y a-t-il là

d’extraordinaire, lorsqu’on pense à notre Seigneur ?

Quelques instants après, il se ravise :

— Mais j’ai une femme et la Mission a besoin de

moi. Se jeter dans la mêlée serait aussi fou qu’inu­

tile...

Le repos ne vient toujours pas. Il le demande à

Dieu, mais en vain !

Soudain, il comprend : discuterait-il avec Dieu ?

Alors, il se souvient de ses propos, lorsqu’il répon­

dait au vieux croyant qui voulait le dissuader de par­

tir : « Mangé par les cannibales ou rongé par les

vers..., la belle affaire ! » Il avait dit cela dans son

enthousiasme ; maintenant, reculerait-il ?

— C’est bon ! Que ta volonté soit faite, dit brus­

quement Paton. J’irai. A toi, Seigneur, les consé­

quences.

Jean prie longtemps dans la nuit. Son Dieu est là,

près de lui, qui l’apaise et le fortifie.

Au petit jour, alors qu’il goûte un peu de sommeil,

il entend des hurlements qui viennent de la jungle.

Il n’y a pas de fatigue qui tienne ! Il faut agir vite,

la bataille est déjà engagée.

25

Paton court vers la clairière d’où viennent ces cla­

meurs. Il trouve là quelques centaines d’hommes

prêts au combat, qui scandent leurs chants guerriers.

Le Blanc n’hésite pas. Plein de confiance en son

Dieu qui le protège, il court vers ces hommes qui déjà

brandissent leurs armes et, sans se soucier des coups,

il se jette dans la mêlée, les bras levés et les mains

vides, en criant : « Arrêtez ! Arrêtez !... >

Le ciel est sans nuage et déjà le soleil paraît.

A la station, Mme Paton et ses amis sont à genoux,

car la vie de leur cher missionnaire est en péril... Les

minutes sont longues, comme des heures !

Les chants guerriers se sont tus. Miracle ! Jean

vient d’arrêter le combat.

— Dieu vous voit, crie-t-il d’une voix forte et claire.

11 n’y a rien qu’il haïsse autant que la guerre. Cessez

de vous entre-tuer. Aimez-vous plutôt et vous vivrez

heureux.

Ces farouches guerriers gardent le silence. On ne

sait si ces paroles trouvent de l’écho dans ces cœurs

remplis de haine et assoiffés de vengeance. Chacun

observe son compagnon d’arme, son adversaire qui

hésite. Au milieu, debout, un homme prie.

Oui, les Tannésiens ont une conscience ! La preu­

ve ! C’est qu’ils se retirent les uns après les autres,

momentanément vaincus par le Dieu de Paton.

Quelques jours passent...

26

Soudain, l’un des instituteurs accourt vers Paton,

le visage défait :

— Missi ! Missi ! s’écrie-t-il, on vient de sacrifier

plusieurs hommes pour servir de festin de réconci­

liation. La paix sera signée à cette occasion entre plu­

sieurs tribus... Et j’ai appris qu’il y aurait un grand

sacrifice... et c’est nous...

— Nous ? interroge Paton.

— Oui, nous, qui sommes désignés pour servir de

victimes...

Un frisson court dans le dos de ces hommes, pour­

tant rompus à ces choses. Tous gardent le silence, le

visage crispé, les yeux levés vers Celui qui, jusqu’à ce

jour, les a secourus.

— Mettons-nous sur nos gardes, conseille Abraham,

rompant le silence.

— Il faut verrouiller la porte, continue un autre.

— Et attendre dans la confiance..., suggère Paton.

Rendons grâces à Dieu : Il est notre forteresse.

Quelques instants plus tard, la sentinelle signale

l’approche d’une bande d’hommes armés de massues,

effrayants à voir derrière leur visage peint.

Paton et ses hommes tombent à genoux, offrant

leur vie à leur Maître :

— Ou bien, Il nous épargnera, déclare Missi gran­

dement ému, ou nous irons le rejoindre dans la gloire.

La petite équipe reste aux aguets toute la matinée,

épiant les allées et venues de ces hommes avides de

sang, qui rôdent autour de la maison. L’inquiétude

27

est grande et, chaque bruit, chaque pas, chaque brin­

dille qui craque les fait sursauter.

— Missi, dit l’un d’eux à voix basse, notre dernière

heure est venue cette fois.

— Je le pense aussi, répond Paton. Mais, avec Dieu,

on ne sait jamais !

— Missi, questionne un autre, tu as un pistolet et

un fusil...

— C’est vrai... Mais nous ne pouvons nous en

servir. Dieu nous demande de ne pas résister aux

méchants. Nous ne sommes pas venus ici pour tuer —

meme légitimement —, mais pour proclamer la vie.

S’il le veut, notre Seigneur nous tirera d’affaire. Celui

qui est avec nous est plus puissant que tous ceux qui

nous assiègent.

Paton écrira plus tard : « Une immense paix s’em­

para de nos cœurs. Cette pauvre demeure fut comme

illuminée ; nous étions dans le ciel. Quelle douceur

que la présence de Dieu ! Peu importe la mort..., elle

nous tentait. Nous contemplions le Seigneur dans une

douce communion. Nous nous entretenions, paisibles

et ravis, des choses de la gloire du Royaume. Journée

inoubliable entre toutes ! >

On entend par moment des pas précipités au

dehors, des voix assourdies qui s’interpellent. Parfois

même, des coups sont assénés à la porte, coups vio­

lents qui ébranlent tout l’édifice et font croire que la

28

dernière heure est arrivée. « Le lion rugissant > rôde,

mais n’ose entrer.

Les heures passent, terriblement longues.

Au coucher du soleil, Abraham note un fait

curieux :

— Missi, dit-il, écoutez ! On n’entend plus rien.

En effet, le silence règne ; rien ne bouge. Alors,

chacun retient son souffle.

Est-ce bien vrai ?

Oui, car on ne perçoit plus les pas dans l’herbe

sèche. Plus de paroles échangées, plus de coups frap­

pés à la porte.

Est-ce un piège ?

Les hommes de Paton sont trop prudents pour

s’aventurer au dehors. Ils passeront toute la nuit sur

leur garde, dans l’incertitude ; s’ils revenaient ?

Le lendemain, toujours rien, ni les jours suivants.

Que s’est-il donc passé ? Un miracle ? Oui, un mira­

cle, tout simplement. Dieu a forcé les guerriers à bat­

tre en retraite et à renoncer à leurs projets criminels.

Bien sûr, on ne saura jamais pourquoi ces hommes

sont partis, mais peu importe après tout !

— Quel extraordinaire refuge que notre Dieu !

s’exclame Paton, le cœur rempli de reconnaissance.

29

CHAPITRE 4

La nuit est sombre, la forêt silencieuse, à peine

troublée par quelques frissons du feuillage. Des cris

d’oiseaux par moment, et c’est tout !

Dans la maison de la Mission, tout dort profondé­

ment. Pourtant, une oreille exercée décèlerait des

allées et venues, des pas dans l’herbe maigre. Et, en

effet, des ombres glissent, furtives, entre les arbres.

Elles s’approchent prudemment du bâtiment annexe

qui sert de cuisine et qui se dresse à quelque dix

mètres de la maison.

Soudain, un cri strident retentit, puis un deuxième,

suivi d’une galopade. La porte de l’annexe est défon­

cée et, en un clin d’œil, tout le matériel — un précieux

matériel de cuisine — est emporté dans les profon­

deurs de la forêt. Quelques minutes ont suffi...

Dans la maison, réveil en sursaut. Paton, habitué

depuis quelque temps à de telles alertes, se lève d’un

bond, allume fébrilement la lampe toujours au chevet

de son lit et court vers le lieu d’où vient le vacarme.

31

Il arrive juste pour constater les dégâts et l’ampleur

du pillage. Sa consternation est grande, car ces cho­

ses-là, ça vous vrille !

Vous imaginez l’existence de ces hommes privés de

tout ustensile, de tout matériel de cuisine ? Pas la

moindre poêle, pas un seul couteau, une seule four­

chette ! Allez donc faire chauffer de l’eau, cuire du

riz ou préparer la soupe sans casserole et sans mar­

mite. Voilà nos amis dans un immense embarras.

Le premier moment de stupeur passé, les visages

abattus se rassérènent :

— C’est dur et vexant, dit Paton, rompant le si­

lence... Mais ne nous aigrissons pas. Notre Seigneur

en a connu bien d’autres, de plus terribles, de plus

vexatoircs ! Tout supporter... doit être notre règle.

C’est le chemin par excellence. Que Dieu sauve et

bénisse ce peuple méchant... et qu’il nous soit en

aide. Tout supporter, est-ce impossible lorsqu’on

songe à la vie de notre Maître ?

— C’est vrai, poursuit le cher Abraham. Sur la

Croix, Jésus disait : Père, pardonne-leur. Ça me bou­

leverse !

Le lendemain, Paton interroge Miaki. C’est un chef

influent, connu et respecté de tous. Naturellement,

cet homme, qui en impose par sa haute taille et sa

puissante musculature, feint de tout ignorer. Il se

défend énergiquement d’avoir trempé dans cette

affaire et il s’indigne qu’on puisse le soupçonner de

quoi que ce soit.

32

Missi, c’est une chose que je ne ferai jamais,

répète-t-il avec force.

Après de longues palabres — ces gens ont le temps

, le chef accepte d’intervenir. Il rapporte seulement

une bouilloire, sans son couvercle, bien sûr ! Et, cela,

moyennant un tapis.

— Estimons-nous heureux ! dit Mme Paton, pour

consoler son mari.

Comme vous pouvez vous l’imaginer, cet ustensile

devient très vite l’objet indispensable, précieux plus

que toute autre chose, l’instrument qui sert à de mul­

tiples usages. On y fait le thé, la soupe, les haricots

et la crème. Au début, la chose a du charme, mais

bientôt la gêne est grande. C’est pourquoi, Paton sup­

plie son Dieu de le sortir de ce mauvais pas, soit par

des restitutions — ce qu’il n’escompte guère —, soit

par l’arrivée prochaine d’un nouveau matériel expé­

dié par la Mission.

♦

\* \*

Un matin, grand émoi !

— Missi, Missi..., crient les Noirs affolés, accou­

rant de partout ; il y a là-bas un vaisseau en feu. On

ne voit pas de flammes, mais il fume comme un vol­

can. Qu’est-ce donc ?

Paton, imperturbable, hausse les épaules. Il ne dit

mot.

— Viens donc voir r

33

**3.**

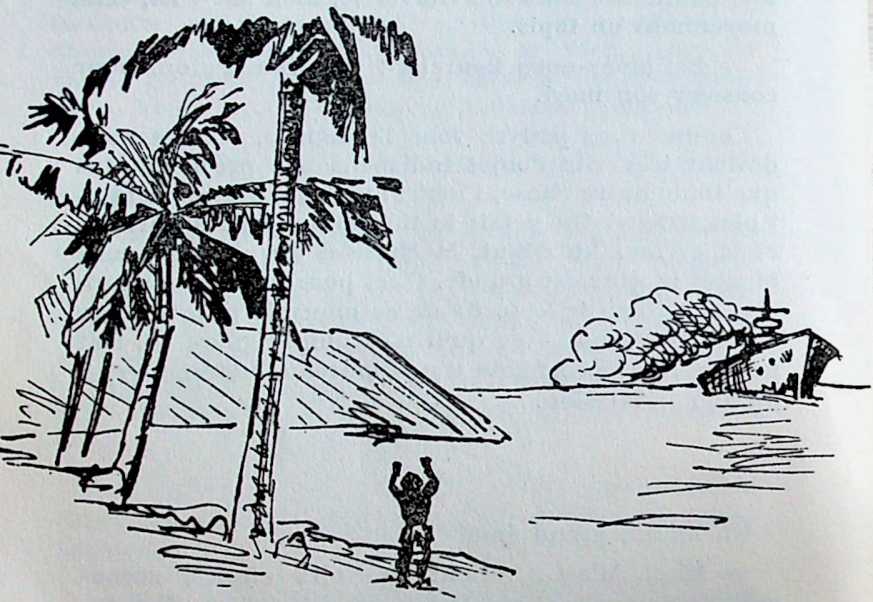
— Non ! répond le missionnaire, sans se départir

de son calme qui contraste curieusement avec l’exci­

tation de ceux qui le pressent. Non, je ne puis y aller

tout de suite. Je dois mettre d’abord mes vêtements

de fête.



**Il y a là-bas un vaisseau en feu**

— Des vêtements de fête ? Pourquoi donc, Missi ?

— Parce que c’est probablement un bateau de

guerre de notre reine Victoria. Sans doute vient-on

me demander si votre conduite est bonne ou mau­

vaise.

34

Les Tannésiens, plus intrigués que jamais, le sup­

plient d’aller avec eux sur le rivage, pour mieux voir.

— Pas du tout ! Je n’ai pas le temps de causer

avec vous. Il faut que je me prépare, que je fasse un

brin de toilette pour les accueillir dignement.

— Missi, questionnent-ils inquiets, dis-nous, te

demanderont-ils si nous avons volé ?

Paton, qui attendait cette question, s’empresse de

leur dire :

— Je le pense.

— Et que diras-tu ?

— La vérité !

— Oh non 1 Missi, surtout n’en dis rien.

Leur frayeur est grande, si grande qu’ils ajoutent,

presque à l’unisson :

— Surtout ne dis rien et nous rapporterons tout ce

qui t’appartient. L’on ne te volera plus, nous te le

promettons.

— Faites vite alors ! Vite, apportez-moi tout ce que

vous m’avez pris, tandis que je me prépare à rencon­

trer le grand chef du vaisseau de guerre.

Bientôt, on accourt de tous les coins de l’île pour

apporter à la maison de la Mission, qui un pot, qui

une casserole, qui une fourchette ou un couteau.

— Bien ! Posez tout ça en tas, ici. Je n’ai pas le

temps de vous parler maintenant, leur crie Paton,

sans même détourner la tête.

35

Le missionnaire prend tout son temps pour sa toi­

lette qu’il prolonge à plaisir, jouissant malicieuse­

ment de l’effet magique du bateau.

Inquiet et bon dernier, Miaki vient demander :

— Missi, as-tu tout récupéré ?

Paton se gratte la tête, car c’est bien difficile à dire.

Cependant, le souvenir du couvercle manquant lui

revient à la mémoire.

— Non, répond-il brusquement. Et le couvercle de

ma bouilloire ?

— Rassure-toi... et n’en parle pas. D’ici demain, tu

l’auras. Je l’ai fait chercher de l’autre côté de l’île.

— Elle est bien bonne ! s’écrie le capitaine Vernon

lorsqu’il entend, quelques jours plus tard, le récit de

la restitution du matériel de cuisine.

Pour être agréable à Paton, il invite les chefs indi­

gènes à visiter le navire. Ils sont grandement impres­

sionnés par les costumes rutilants des officiers à bord.

Un présent est remis à chacun d’eux ; aussi, est-ce

rassurés et contents qu’ils retournent à leur hutte.

De leur côté, Paton et ses amis bénissent Dieu pour

cette extraordinaire délivrance. Il n’y a pas de détail

qui Lui soit étranger.

36

CHAPITRE 5

Comme c’est curieux !

La clairière, qui semble brûler sous le soleil des

tropiques, est brusquement plongée dans le silence.

Tout à l’heure, elle résonnait de clameurs guerrières,

de cris effrayants, qui semaient la panique dans tout

le voisinage. Un nouveau conflit, qui opposait les tri­

bus de l’intérieur à celles de la côte, venait d’éclater

et déjà toute l’île était en effervescence.

Pourquoi ce silence soudain ? Pourquoi les hurle­

ments sinistres se sont-ils tus ?

Une fois de plus, Paton vient de séparer ces farou­

ches guerriers. On le voit debout, entouré de centai­

nes d’hommes assis sans ordre, l’arme posée sur le sol

dénudé. Leur visage est tendu, chargé de haine. Ils

viennent de cesser le combat, mais à contre-cœur, on

le sent bien. Aussi, est-ce avec mépris qu’ils reçoivent

les exhortations du missionnaire :

— Si vous voulez croire en Dieu et lui obéir, leur

dit-il de sa voix puissante que l’écho renvoie de loin,

37

il vous délivrera de tous vos ennemis et vous accor­

dera une vie heureuse.

A peine Paton a-t-il achevé sa harangue que trois

hommes, très dignes, se lèvent et s’approchent de lui.

Ce sont trois chefs des plus vénérés, trois sorciers qui

tiennent la population dans la crainte et les ténèbres.



**Une fois de plus,**

**Paton vient do séparer ces farouches guerriers**

— Non ! Non ! dit l’un d’eux gravement, nous ne

croyons pas en Jéhova. Nous allons le prouver sans

retard en tuant cet homme par Nahak, notre dieu

tout-puissant.

Ces paroles n’impressionnent pas Missi qui répond

avec autant de calme :

— Vos sorcelleries ne m’effrayent pas, car le Dieu

que je sers me protège ; aussi, Nahak ne peut rien

contre moi.

Le défi est jeté. Qui l’emportera ? Jéhova ou

Nahak ?

38

Les sorciers reçoivent avec mépris les déclarations

de Paton ; ils ne daignent pas répondre et font brus­

quement demi-tour, pour se diriger avec beaucoup de

gravité vers un arbre sacré au feuillage sombre, afin

d’y accomplir certains rites mystérieux qui doivent

entraîner la perte du missionnaire. Inquiets et silen­

cieux, les natifs suivent des yeux les trois sorciers

qui marchent à pas lents, certainement pour mieux

impressionner ceux qui les observent.

Soudain — Dieu sait pourquoi —, pris de panique,

épouvantés, tous les guerriers se lèvent et détalent en

désordre vers la forêt, en criant :

— Hélas ! Missi ! Hélas !

Non, Paton ne craint pas Nahak ! Son Dieu est une

forteresse inexpugnable, il le sait bien ! Aussi regar­

de-t-il, non sans ironie, les trois prêtres impuissants

qui gesticulent depuis un moment au pied de l’arbre

sacré pour obtenir l’intervention des esprits maléfi­

ques.

— Secouez un peu vos dieux, crie bien fort ce nou­

vel Elie qui veut être entendu même des fuyards qui

se cachent, craintifs, dans les alentours... Réveillez-

les ! Que font-ils donc, je ne suis pas encore mort ?

Je me porte à merveille !

Ridiculisés par ces propos, les sorciers abandon­

nent la partie, prétextant qu’ils doivent attendre du

renfort.

— Nous allons appeler tous les hommes sacrés,

déclarent-ils, et, avant dimanche, Missi sera mort.

39

Le dimanche suivant, Paton, qui décidément fait

mentir leurs prédictions, ne manque pas de se rendre

au village pour montrer à tous sa bonne mine, pour

témoigner publiquement qu’il est, plus que jamais,

en bonne forme.

Trop fier pour s’avouer vaincu, Miaki, l’un des sor­

ciers, trouve l’alibi qui va le tirer d’affaire :

— Nous voyons, dit-il, que Missi est un homme

sacré comme nous. C’est pourquoi nous ne pouvons

rien contre lui.

— Non ! Non ! riposte Paton indigné. Vous avez

tous la preuve maintenant que le Dieu que je sers est

plus puissant que tous vos dieux réunis. Il m’a pro­

tégé et gardé. Il est le seul qui entende la prière. Fai­

tes-lui confiance, reconnaissez-le aujourd’hui comme

le seul vrai Dieu. Adressez-vous à lui seul et il vous

répondra. Il sera votre ami.

Et, devant un auditoire nombreux et attentif, prêt

à dire : Oui !, Paton annonce Jésus-Christ et son

salut par la Croix.

Tout à coup, Miaki, le plus influent des sorciers,

fou de rage, excité sans doute par la prédication de

l’Evangile, la désapprobation de la foule, en un mot

par son échec notoire, Miaki bondit sur Missi, la mas­

sue levée, pour lui fracasser le crâne.

Paton ne bronche pas, malgré le danger qui le me­

nace et dont il est pleinement conscient. Son Dieu, le

Dieu qu’il proclame, est là qui fortifie son serviteur,

car il regarde courageusement son adversaire dans les

40

yeux ; le montrant du doigt, il s’écrie d’une voix de

tonnerre :

— Arrêtez ce meurtrier ! Il n’a pas pu me tuer par

Nahak et il a promis de ne pas employer les armes

contre moi. Comment, vous laisseriez tuer votre meil­

leur ami ? Vous le savez bien, je ne désire que votre

bien ; si vous me laissez tuer, mon Dieu sera irrité

contre vous et il vous punira.

L’homme sacré s’est arrêté à trois ou quatre pas du

prédicateur, comme si une force mystérieuse l’empê­

chait d’avancer. Il écume de rage. Paton remet sa vie

entre les mains de son Seigneur, puis il va tranquille­

ment s’asseoir à quelques mètres de là, près

d’Abraham.

La mort plane. Missi demeure confiant ; sa sérénité

ne peut laisser insensibles les spectateurs de la scène

qui gardent le silence, immobiles et tremblants. La

preuve, c’est que les deux autres chefs se lèvent brus­

quement pour s’interposer entre Missi et son adver­

saire. Un nombre important de guerriers suivent leur

exemple, prenant parti pour l’homme de Dieu.

Miaki ne peut approcher, un mur de soldats lui

barre la route.

— Retirons-nous, dit Paton à Abraham. Un revi­

rement est toujours possible avec eux.

Et les deux hommes prennent le sentier qui mène à

la station. Immobiles et silencieux, tous les soldats

les regardent partir.

L’Evangile va-t-il gagner les cœurs, embraser l’île ?

On le dirait, car les deux prêtres sont devenus de

vrais amis pour Paton. L’un d’eux, Nowar, est tout

près du royaume de Dieu. D’ailleurs, ici et là, on

commence à prier dans les familles. Des Noirs se

montrent zélés pour le missionnaire et ils l’accompa­

gnent volontiers dans ses tournées. Les cultes du

dimanche, institués dès les premiers jours, sont plus

fréquentés. Déjà, six stations ont été ouvertes dans

l’île, et, avec ses six instituteurs — autrefois canni­

bales et maintenant précieux auxiliaires pour la cause

de l’Evangile —, il s’efforce d’entrer le plus possible

en contact avec les natifs de Tanna.

Pourtant, Miaki ne désarme pas. Missi le. rencontre

partout, la lance toujours levée contre lui. Et, chaque

fois, miraculeusement, Dieu arrête son geste. Bras

invisible, mais puissant.

Cela durera-t-il ? Paton n’est qu’à demi-rassuré, car

le jour de la vengeance peut sonner d’un moment à

l’autre.

42

CHAPITRE 6

— Missi, trois bateaux viennent de jeter l’ancre

dans le port...

En effet, on peut les voir, immobilisés à quelque

distance de la berge. La mer, une mer d’huile, qui

scintille à l’horizon, étend à perte de vue ses eaux

verdâtres.

Quelques heures plus tard, les trois capitaines frap­

pent à la porte de la Mission ; solides gaillards, habi­

tués à la vie rude des marins.

La conversation s’engage, amicale, quoique leur

langage vulgaire et grossier attriste Paton :

— Ah ! dit l’un d’eux dans un grand éclat de rire,

nous avons trouvé la manière de vous délivrer de ces

brigands. Vous allez voir. Nous vous les materons

d’importance.

Soudainement inquiet, Paton interroge :

— J’espère que vous n’allez pas détruire cette

population ! Il est vrai qu’elle a des mœurs affreuses,

mais ce n’est pas une raison...

43

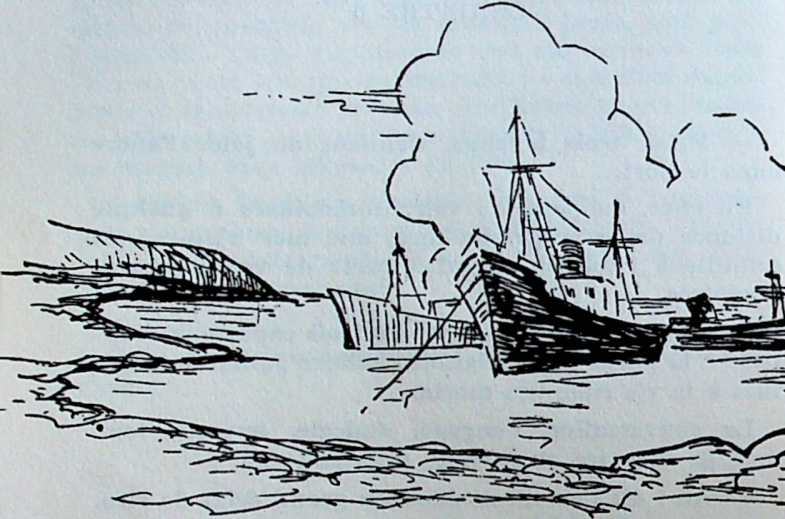
— Pas de pitié pour ces gens, réplique le plus

grand. Ils sont de sac et de corde. Vous verrez, ça ne

durera pas.

— Expliquez-vous donc, demande Missi, plus sou­

cieux encore.



**Trois bateaux viennent de jeter l'ancre dans le port**

— Eh bien ! Nous allons les expédier dans l’autre

monde, sans coup férir. Nous avons déjà débarqué,

dans plusieurs ports, des hommes atteints de rou­

geole... La rougeole, ici, ça ne pardonne pas. Ça vous

les supprime en moins de rien.

44

Paton ne peut réprimer son indignation :

— Vous êtes alors des criminels. Dieu voit votre

façon d’agir et, tôt ou tard, il vengera ses créatures.

Je vous en supplie, revenez sur vos intentions.

Les trois hommes partent d’un grand éclat de rire :

— Ah ! non, jamais ! Notre mot d’ordre, c’est :

Extermination de cette race de chiens. Place aux

Blancs.

Les protestations véhémentes, les menaces réitérées

du missionnaire ne trouvent aucun écho dans ces

consciences endurcies.

Le soir même, ces affreux trafiquants invitent à

bord Kapuki, un jeune chef dévoué à la mission. On

l’enferme vingt-quatre heures dans une chambre

bourrée de malades ; puis, déjà fiévreux, on l’aban­

donne à son sort.

On est en 1860.

En quelques semaines, la rougeole déferle sur l’île

et fait d’énormes ravages. Les gens meurent par dizai­

nes, par centaines même. Par endroit, des familles

entières sont décimées ; la mort frappe à toutes les

portes et, dans chaque hutte, c’est la misère, le deuil,

la terreur.

A la Mission, treize personnes succombent à cette

maladie. Les autres, désemparés, profitent du passage

d’un navire, le < John-Knox >, pour fuir cette terre

maudite et retourner à Aneityum.

Le plus fidèle, Abraham, s’approche de Missi, le

front plissé :

45

— Missi, nous sommes prêts.

— Tu pars aussi ? interroge Paton.

— Oui ! Tous partent ! A quoi bon ! Restez-vous,

Missi ?

— Bien sûr ! S’il le faut, je resterai seul pour conti­

nuer l’œuvre du Seigneur. Mais je ne puis te retenir,

le séjour ici est trop dangereux.

Le vieux chef regarde tristement sa caisse et ses

nombreux paquets. Il réfléchit longuement, silen­

cieux. Scène poignante ! Une immense lutte se livre

en lui : on la discerne sur son visage tendu.

— Missi, le danger est grand ici.

— Je le sais ! Et Dieu le sait aussi !

Nouveau silence. Leurs yeux se mouillent, car une

immense affection les lie l’un à l’autre.

— Missi, voulez-vous que je reste ? dit brusque­

ment l’instituteur.

— Oh ! Je le voudrais bien. Ce me serait une im­

mense joie, mais je ne puis te retenir. Tu ne dois pas

rester pour moi.

— Vous le savez, Missi, ma femme est morte ici.

Son tombeau est là... C’est décidé, je reste. Nous vi­

vrons ensemble et nous mourrons pour le Seigneur.

— Est-ce bien vrai, Abraham ?

— Oui, de tout cœur. Je ne vous abandonnerai

jamais.

De ses yeux, ses grands yeux brillants de larmes,

on voit quelque chose de la gloire des martyres. Ces

46

deux hommes, pourtant si différents, tombent dans

les bras l’un de l’autre, puis, spontanément, s’age­

nouillent pour louer le Dieu qui les a si profondément

unis.

Au loin, les bateaux quittent le port, emportant

leurs amis qui fuient la mort.

47

CHAPITRE 7

La tâche est énorme pour Paton et son fidèle ami.

Ils accourent à toute heure du jour et de la nuit au

chevet des malades pour soulager un peu leur peine,

prodiguant les soins les plus urgents, apportant de

l’eau et de la nourriture à ceux qu’on ne secourt pas.

Pour les encourager, et comme signe de son appro­

bation, Dieu leur donne un nouveau collaborateur,

Kowia. C’est un chef tannésien qui s’est converti lors

d’un bref séjour à Aneityum.

Quelle belle figure que ce Kowia ! Un cannibale

merveilleusement transformé par l’Evangile, un hom­

me à la conduite irréprochable, précieux auxiliaire,

vrai don du ciel pour Jean Paton.

Ses proches font tout pour le détourner de la foi :

les promesses les plus alléchantes, puis les menaces

les plus effrayantes. Rien n’y fait.

— Prenez tout, dit-il à ses persécuteurs. Je reste­

rai fidèle à Jésus-Christ et à Missi.

49

4.

Hélas ! La fièvre continue ses ravages. Elle n’épar­

gne personne. Kowia tombe à son tour. C’est alors que

des hommes de sa tribu accourent pour le narguer et

l’outrager. Suprême cruauté ! Le malade est déjà bien

faible, la mort le guette et, cependant, ses ennemis

continuent leurs sarcasmes.

Soudain, rassemblant toutes ses forces, Kowia se

lève et, plein de noblesse, regarde ses adversaires et

les apostrophe à son tour :

— Ah ! Vous pensez que je suis un poltron, un

lâche, une femme... parce que j’endure vos outrages

sans m’opposer à vous ! Détrompez-vous. Dieu donne

au contraire à ceux qui lui appartiennent des forces

décuplées. Et je vais vous le prouver...

Disant cela, il saute brusquement sur l’homme qui

l’outrage, lui arrache violemment son énorme massue

et la brandit avec aisance sur son adversaire qui

prend la fuite.

— Venez tous contre votre chef..., clame-t-il. Dieu

rend mon cœur et mon bras puissants. Approchez-

vous, et vous saurez qu’un chrétien n’est pas un

lâche.

Ce brusque réveil du guerrier, réputé pour sa vail­

lance, met ses persécuteurs en fuite.

— Où sont les peureux, crie-t-il à pleins poumons ?

Je vous attends !

Non, Kowia n’a pas d’intentions belliqueuses ! Il

fait rapporter la matraque à son propriétaire, le sup­

pliant de considérer ses voies.

50

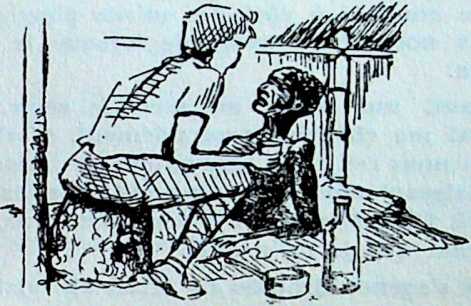
Hélas ! La fièvre fait son œuvre. L’état de Kowia ne

fait qu’empirer. Paton lui-même est terrassé. Sa fai­

blesse est telle qu’il perd connaissance à plusieurs

reprises. Quand il ouvre les yeux, il voit son fidèle

compagnon Kowia en larmes à son chevet et qui prie :



**Ils accourent... au chevet des malades...**

— O Seigneur ! Missi est très malade... Je suis

malade. Tes serviteurs sont mourants. Seigneur, vas-

tu retirer tous tes serviteurs de ce pays ? Laisseras-tu

périr les Tannésiens dans leurs ténèbres ? Oh ! tou­

che le cœur de mon peuple. Epargne Missi ! Sauve,

sauve Tanna !

De grosses larmes coulent de ses yeux gonflés et

rougis. Puis, s’approchant de Paton, qui reprend

conscience :

— Missi, je suis très faible, je meurs... Je viens te

dire : Adieu ! Dans un instant, je verrai Jésus.

Depuis que tu es malade, ma chère femme et mes

enfants sont morts. Nous les avons enterrés sans te

51

le dire, pour ne pas t’attrister. La plupart des insti­

tuteurs d’Aneityum sont morts aussi ! Et moi, je vais

bientôt les rejoindre. Je suis pourtant si heureux

parce que je regarde à Jésus...

Puis-je te dire mon plus grand désir ? Je voudrais

tant être enseveli à côté des miens pour que nous

puissions nous lever ensemble lorsque le Seigneur

reviendra.

Pourtant, une chose me serre le cœur, quelque

chose qui me chagrine profondément. G’est de voir

que Dieu nous retire de Tanna, tous, les uns après les

autres, laissant mon pauvre peuple dans les ténèbres

du péché. Oh ! Missi, prie encore pour eux, mainte­

nant, avant que je m’en aille.

Kowia s’agenouille près de Missi et, là, tout près

l’un de l’autre, les deux amis prient longuement en

versant d’abondantes larmes. Puis, à grand-peine, car

ses forces l’abandonnent, il se traîne dehors en disant

d’une voix étouffée :

— Missi, adieu ! Tu me retrouveras au ciel, près

de Jésus.

Il ferme la porte, fait quelques mètres, puis

s’écroule pour ne plus se relever.

Paton vient de perdre un grand et précieux ami :

— Ah ! murmure-t-il dans un sanglot, il y aura

au moins une âme de Tanna qui, dans le ciel, chan­

tera la gloire de l’Agneau. Quel rassasiement pour

mon âme lorsque je le verrai, là-haut, près du Maître !

52

CHAPITRE 8

Il n’y a qu’un cri dans toute l’île : « C’est Paton

qui nous attire ces malheurs. >

En effet, les malheurs déferlent sur Tanna. La

rougeole a déjà décimé le tiers de sa population. Et

les marchands de bois de santal, qui fréquentent la

région côtière, n’ont pas la conscience au large, ils

devinent le mécontentement, la désapprobation des

natifs, aussi jugent-ils prudent de détourner l’atten­

tion d’eux-mêmes en répétant partout :

— Vous voyez bien, ce sont les missionnaires qui

vous portent malheur ! Vos dieux ne sont pas

contents. Chassez Paton et sa clique ; tuez-les et vous

vivrez tranquilles.

A vrai dire, ces hommes de sacs et de cordes hon­

nissent les missionnaires qui contrecarrent leurs des­

seins. Aussi longtemps que ces Noirs resteront dans

leur état de crainte et d’ignorance, nous pourrons

profiter d’eux..., disent-ils.

53

Quelques semaines plus tard, un autre capitaine

refuse catégoriquement de faire du commerce avec

les Tannésiens :

— Tant que vous n’aurez pas banni ces gens dan­

gereux, nous ne traiterons aucune affaire avec vous...



**La terrible tempête qui s'abat sur l'île en 1861...**

— Tenez, propose un autre, un mois après, je vous

donne du tabac, de la poudre et des balles. C’est pour

en finir avec Missi et ses acolytes.

Trop malheureux et trop ignorants pour discerner

le but criminel de ces propos, les pauvres Tannésiens,

menacés par l’épidémie, laissent les soupçons et la

haine envahir leurs cœurs déjà tant ulcérés.

54

— Après tout, si c’était vrai ?

La terrible tempête qui s’abat sur l’île, en mars

1861, n’est pas faite pour les rassurer. Les arbres,

secoués par un vent d’une violence inouïe, laissent

tomber sur le sol, jonché de feuilles et de branches

cassées, leurs fruits encore verts. La précieuse récolte

de bananes, richesse du pays, est anéantie en quel­

ques heures.

Décidément, les ténèbres sont déchaînées !

Par moment, Paton sent son courage faiblir :

— Seigneur, tu nous cribles ; pourtant, tu nous as

placés ici et cela nous suffit...

L’espoir de voir quelques Tannésiens gagnés à

l’Evangile le soutient toujours. Quel est le laboureur

qui ne vit pas dans l’espérance de la moisson ? Bien

sûr, Dieu n’a pas dit que Paton serait le moisson­

neur, mais il est impossible que la semence jetée avec

larmes ne lève un jour.

♦

\* \*

Le soleil se couche à l’horizon ; les ombres s’allon­

gent. La nuit sera bientôt là.

Paton vient d’entendre de curieux gémissements,

pas loin de la station. Ce sont sans doute les bêle­

ments d’une chèvre qu’on torture. Il court vers l’éta­

ble...

Avant même qu’il ait eu le temps de réaliser quoi

que ce soit, le voilà au milieu d’une bande armée, qui

55

l’encercle, la matraque levée contre lui. Il est pris

dans un guet-apens. Sa dernière heure serait-elle

arrivée ?

Paton ne perd pas la tête. Il est conscient que son

Dieu est là et le protège. De ses yeux perçants, il dévi­

sage ses assaillants et leur tient un langage sévère :

— Ce que vous faites est honteux. Dieu vous voit

et, si vous ne changez de vie, le châtiment vous

atteindra.

Littéralement subjugués par ce vigoureux rappel à

l’ordre, les hommes de Miaki n’osent porter la main

sur lui. Paton ne tremble pas, sa voix reste assurée :

— Vous voyez bien, poursuit-il, je reste au milieu

de vous parce que je vous aime. Je cours des dangers

pour vous, pour soulager vos épreuves. Suis-je venu

pour vous dépouiller ? Ah ! comme je voudrais vous

faire partager mon bonheur !

Et là, dans l’étable transformée pour un moment

en chapelle, l’Ecossais annonce avec joie la Bonne

Nouvelle du salut : « Jésus est mort justement pour

que Dieu soit apaisé envers vous, pour qu’il vous soit

toujours favorable. Honorez le Fils de Dieu, croyez

en Lui, votre Sauveur, et il vous pardonnera. Il chan­

gera votre vie, il chassera la crainte de vos cœurs et

les remplira de sa paix.

Quant à moi, je n’ai pas peur ; Dieu me protège et,

quand il le voudra, il me prendra dans son ciel avec

Lui. >

Puis, élevant les mains, le missionnaire s’écrie :

56

— Seigneur, tu vois mes chers Tannésiens. Je vou­

drais qu’ils connaissent ton amour. Je voudrais qu’ils

te voient et te suivent, toi le Sauveur et le seul Sei­

gneur.

Les guerriers sont vaincus. Tant d’audace et tant

d’amour les font reculer. Ils s’esquivent les uns après

les autres, comme des coupables qui fuient leur

conscience soudain réveillée.

Pourtant, la haine subsiste dans les cœurs. Miaki

ne désarme pas. Il a réuni ses hommes pour en finir

avec Missi.

Le valeureux Ecossais, qui ne connaît aucun répit,

apprend de mauvaises nouvelles. A Erromanga, les

Gordons, ses amis, ont été massacrés. D’Angleterre

lui parviennent des lettres de critique : on lui repro­

che de rester à Tanna et d’y perdre son temps. Que

gagne-t-il à tenir sur cette terre inhospitalière, puis­

qu’il n’y a plus d’espoir ?

Partir ?

Ah ! comme ce mot lui fait mal. Partir ? Mais

peut-il y songer ? Maintenant qu’il possède la langue

à fond, maintenant que son cœur vibre pour ces peu­

plades sans espérance ! Partir sans attendre la ré­

colte, alors que de longues années de semailles bai­

gnées de larmes ont été accomplies ? Quoi ? S’avouer

vaincu, douter de la puissance de l’Evangile prêché à

Tanna ?

Jamais de la vie !

Je ne partirai que lorsque Dieu m’en chassera. Pour

le moment, je reste !

57

CHAPITRE 9

— Pas une minute à perdre ! Fuyons si l’on ne

veut pas périr, clame Paton à ses amis.

Alerté par d’étranges coups de trompe prolongés,

affreusement lugubres, le Missionnaire a vu, par

l’étroite fenêtre de sa chambre, de forts contingents

de sauvages dévaler en hurlant la colline d’en face,

de l’autre côté de la baie. Ces hommes se dirigent cer­

tainement vers la station.

Missi barricade la porte à clé et s’enfuit en toute

hâte, suivi de ses fidèles amis, Abraham et Matthieu,

qui lui emboîtent le pas sans dire un mot.

Où vont-ils au juste ?

Au village du chef Nowar, un Tannésien « presque

chrétien >, qui lui témoigne quelque affection. C’est

le seul lieu où ils sont vraiment sûrs d’être accueillis.

Ces hommes, qui n’emportent que leur Bible et

quelques couvertures, s’enfoncent prudemment dans

la jungle, s’arrêtant par moment pour écouter ou

observer les lieux. Le chemin paraît désert...

59

Soudain, un bruit les fait tressaillir et suspendre

leur marche. Derrière eux, juste à quelques pas, un

homme, qui était caché dans le feuillage d’un grand

arbre, vient de sauter sur le sol desséché. Paton le

reconnaît. C’est le cousin de Miaki, posté là en senti­

nelle : un homme bâti en athlète, au visage effrayant,

chargé de haine. Il se dirige vers Paton, le tomahawk

levé contre lui. II l’abaisse avec une force inouïe,

visant la tête du missionnaire, et c’est miracle si elle

n’est pas fracassée. Il est vrai que Paton a les réflexes

prompts ; il esquive rapidement le coup, se redresse

aussitôt, et regarde fixement le Noir étonné. De sa

voix puissante et ferme, il crie :

— Dieu est ici ! Dieu te voit ! Si tu me frappes, il

te punira.

Décontenancé, saisi lui aussi par une telle audace,

le jeune homme laisse tomber son arme. Dieu l’ar­

rête, le maîtrise, et Paton le sait, lui qui profite du

désarroi de son adversaire pour rejoindre ses compa­

gnons effrayés qui se sont prudemment éloignés.

On est en 1862. Un immense conflit, dont Paton est

le centre, embrase l’île tout entière. Les uns prennent

parti pour Missi ; les autres, les plus acharnés et les

plus nombreux, réclament sa mort à tout prix. Il est

l’indésirable qui attire le malheur sur Tanna, donc

l’homme qu’il faut abattre au plus tôt. Toutes les

vieilles querelles — on n’oublie pas si vite — ressor­

tent, attisant la haine et dressant les tribus les unes

contre les autres. De tous côtés viennent d’horribles

clameurs. Paton en est saisi, lui qui écrira plus tard :

« Ce sont des cris que je n’oublierai jamais. >

60

Au village de Nowar, grande effervescence : toute

la population est nerveuse, en proie à une indicible

terreur. Les femmes crient en serrant leurs bébés

dans les bras. Les hommes vont et viennent, désem­

parés, affolés à la vue de cette formidable armée qui

s’avance au loin dans leur direction.

Sur les conseils de Paton qui vient d’arriver — le

seul peut-être qui garde tout son sang-froid —, on

abat des arbres pour obstruer tous les chemins qui

mènent au village, afin de mieux les défendre.

La horde de Miaki se répand lentement sur le ri­

vage. Spectacle affreux ! Cette armée a pillé la station

missionnaire ; furieuse de ne pas y avoir trouvé Missi,

elle revient, plus décidée que jamais à en finir avec

lui. Les sauvages surexcités scandent des cris de

guerre sinistres, qui paralysent de terreur la cité tout

entière.

Seul, au centre du village, un petit groupe d’hom­

mes reste calme. Le chef Nowar, allongé sur un canot

renversé, car il est blessé, converse gravement avec

Paton.

— Missi..., prie ton Dieu.

— Oui ! Il est notre seul espoir, dit l’Ecossais. Lui

seul peut intervenir en notre faveur et arrêter ces

hommes de sang. Humainement, nous sommes perdus.

— Si ton Dieu n’envoie pas la délivrance, continue

Nowar, nous sommes tous morts. Ils nous massacre­

ront tous à cause de toi.

Cette dernière allusion bouleverse Paton. Est-il pos­

sible que des familles entières périssent à cause de

61

lui ? Il se jette à genoux au milieu de ses amis qui

suivent son exemple. Ces hommes prient comme l’on

prie dans le danger, en face de la mort.

Maintenant, il n’y a plus d’espoir ; ce n’est plus

qu’une question de minutes. L’ennemi, qui est là, à

quelque trois cents mètres, est tellement supérieur en

nombre !



**La horde de Miakî se répand...**

Soudain, Paton sent une lourde main se poser sur

son épaule.

— Missi... Dieu a exaucé ! dit Noxvar à voix basse.

— Que dis-tu ? interroge Paton qui se relève.

— Regarde. Ils se sont tous arrêtés.

62

En effet, un homme — un messager sans doute —

va et vient dans les rangs ennemis, donnant des ordres

avec force gestes. Les guerriers, qui tout à l’heure

scandaient leurs cris affreux, se sont tus.

Mais que se passe-t-il ? Cette imposante armée,

immobilisée un court instant, fait subitement demi-

tour et, au grand étonnement des gens de Nowar qui

n’en croient pas leurs yeux, elle longe la côte pour

s’enfoncer bientôt dans la forêt.

— Missi, Dieu a exaucé. C’est un miracle !

— Oui, c’est un miracle de notre Dieu, acquiesce

Paton. Il est merveilleux !

— Ton Dieu est bien le plus fort, Missi ! Qui pour­

rait en douter ?

Ces quelques hommes, une fois de plus, s’agenouil­

lent pour dire « Merci > au Tout-Puissant qui sauve

et protège. « Il ne veille ni ne dort Celui qui garde son

peuple ! »

Bien sûr, il ne s’agit là que d’une trêve ; la déli­

vrance n’est que momentanée, et Paton le sait bien.

Si Miaki et ses troupes ont fait volte-face, c’est qu’ils

étaient attaqués par une tribu de l’intérieur favorable

à Missi. Tribu, hélas ! qui devait être pillée et massa­

crée peu de jours après !

— O Dieu ! Aie pitié de Tanna ! supplie Paton en

apprenant l’horrible nouvelle.

63

CHAPITRE 10

Nuit terrible pour Paton et ses amis qui doivent

dormir à même le sol, dans une hutte isolée, appar­

tenant à Nowar. Nuit interminable, passée dans l’an­

goisse. Chaque bruit, chaque craquement, chaque cri

font sursauter ces hommes en perpétuelle alerte.

Le lendemain, dans la soirée, Nowar vient les re­

joindre :

— Missi, tu dois partir. Si tu restes avec nous au

village, nous serons tous massacrés.

— C’est bon ! répond tranquillement le mission­

naire. Mais alors que me conseilles-tu ? Il est tard et

la nuit est bientôt là.

Nowar a son plan.

— Voici ! Demain, au petit jour, tu prendras la

mer pour rejoindre ton ami Matthieson qui habite le

Nord de l’île.

— Ton idée est bonne, reprend Paton, mais tu sais

bien que je n’ai plus de bateau. Miaki m’a tout volé.

65

5.

— Demain, on verra ça, tranche Novvar. Pour

l’instant, accompagne mon fils qui va te conduire en

lieu sûr. Fais-lui confiance ; avec lui, tu n’as rien à

craindre.

Un brin perplexe — mais que faire ? — Paton suit

le fils de son ami. La nuit est noire maintenant et les

deux hommes avancent prudemment, sans bruit,

l’oreille aux aguets. Ils s’enfoncent dans la jungle

endormie et suivent un petit sentier rocailleux, et

marchent environ trente à quarante minutes.

— Voilà ! dit le guide à voix basse en montrant un

grand châtaignier, dont l’imposante silhouette se déta­

che dans le ciel étoilé. Grimpe dans l’arbre et restes-y

jusqu’à ce que la lune se lève. Je viendrai te cher­

cher à ce moment-là.

Le jeune homme n’ajoute pas un mot, fait demi-

tour et reprend le chemin du village. Paton, silen­

cieux et immobile, le regarde s’éloigner dans la nuit.

Le bruit de ses pas accélérés s’évanouit bientôt, et le

silence, ce silence lourd qui enveloppe toute chose

comme une chape de plomb, envahit la forêt mysté­

rieuse. L’air fraîchit.

Alors, le missionnaire grimpe dans le châtaignier et

s’installe sans difficulté sur la plus grosse branche. Il

reste là des heures, perdu dans ses réflexions, sans

bouger, dans une position inconfortable.

Le silence de la nuit est impressionnant. Plus im­

pressionnants encore ces hurlements sauvages, ces

coups de mousquets qui partent brusquement dans le

lointain. Comme c’est lugubre...

66

Et, pourtant, Eaton est heureux. Il se sent là, tout

seul, en sécurité ; Dieu est près de lui, plus près qu’il

ne l’a jamais été. Cette présence bénie le rassure, le

réjouit, le comble. Heures combien douces, inoublia-

bles, dans cet abri de feuilles que la brise fraîche de

la nuit agite par intermittence.



**Il s'installe sur la plus grosse branche**

L’homme de Dieu aurait bien voulu rester là plus

longtemps, mais le fils de Nowar, fidèle à sa promesse,

est de retour.

67

— Déjà ! pense Paton qui a reconnu ses pas et sa

voix.

— Missi ! Il faut repartir. La lune vient de paraî­

tre.

Paton saute à terre et, sans plus d’explication, em­

boîte de nouveau le pas à son jeune guide. Il prie tout

au long du chemin, ne sachant où on le mène. Son

Dieu veille sur lui et cela lui suffit. Quand les deux

hommes débouchent sur la grève déserte en cette

heure matinale, le missionnaire se souvient de quel­

ques promesses divines, si précieuses pour lui dans

ces instants difficiles : « Je ne te laisserai point... Je

ne t’abandonnerai point... Voici, je suis toujours avec

toi, jusqu’à la fin du monde. »

Une embarcation est là, sur la berge, qui les attend.

— Missi, la barque est à toi... si tu me donnes tes

couvertures.

Ce marchandage attriste Paton. Quoi ? Même son

cher ami Nowar profite de la situation pour lui sous­

traire ses précieuses couvertures. N’y aura-t-il donc

aucun élan du cœur en sa faveur parmi ces hommes

qu’il a tant aimés ?

Pourtant, que faire ? Il doit bien accepter cet

échange qui lui coûte beaucoup.

Abraham et sa femme, Matthieu et un jeune garçon,

qui viennent de les rejoindre, s’installent dans la bar­

que, tandis que Paton salue de la main tous les gens

du village qui accourent pour assister au départ de

l’embarcation. Son cœur se serre en les voyant. Les

68

retrouvera-t-il ? Se tourneront-ils vers ce Sauveur

qu’il semble avoir prêché en vain ?

La barque avance maintenant sur l’eau tranquille,

lentement. Tout va bien pour l’instant : la côte s’éloi­

gne progressivement et le village s’estompe déjà, dans

le lointain.

Une heure plus tard, le vent se lève, devenant de

plus en plus violent. Le frêle esquif est à tel point

malmené que ses occupants perdent rapidement l’es­

poir d’échapper à la mort. A la barre, le jeune gar­

çon, pourtant habitué à la mer, est complètement

désemparé. Il crie soudain :

— Missi, voyez comment se conduit la mer. Elle

engloutit ceux qui attendent d’elle le secours...

— C’est pourquoi nous ne demanderons pas de

secours à la mer, répond brusquement Paton, mais à

Jésus seul.

Chacun se rend compte que le danger est grand,

car la barque se remplit d’eau.

— Nous sommes tous noyés, s’écrie Abraham,

effrayé par les vagues énormes qui soulèvent la bar­

que à des hauteurs impressionnantes.

— Les requins nous mangeront tous, renchérit

Matthieu. Autant l’être par Miaki !

Paton essaie de ranimer le courage de ses hommes,

pris de panique les uns après les autres.

— Jésus est le Maître de la mer. Ne le savez-vous

pas ? N’ayez pas peur, il veille sur nous.

69

Abraham a compris. II regardait à la mer et non à

Celui qui règne sur les (lots, c’est pourquoi il avait

peur.

— Merci, Missi ! Maintenant, je suis fort. Dieu

nous sauvera.

Après quatre heures de lutte désespérée, surhu­

maine presque, le fragile esquif est poussé dans une

baie plus tranquille, où il sera facile d’atteindre le

rivage qu’on distingue bien, à peu de distance. Les

occupants reprennent courage et redoublent d’efTort.

Encore une demi-heure et la petite troupe pose le

pied sur la berge.

— Sauvés ! s’écrie Matthieu. Dieu nous a gardés.

Hélas ! Ils déchantent vite lorsqu’ils apprennent

qu’ils viennent de débarquer exactement à l’endroit

qu’ils avaient quitté cinq heures auparavant. Les

voilà donc ramenés à leur point de départ. On com­

prend leur déconvenue, qui est grande ! Pourtant, ils

sont si exténués qu’ils en oublient le danger qu’ils

courent et, s’allongeant sur le gravier chaud, ils s’en­

dorment profondément tout près les uns des autres.

70

CHAPITRE 11

Le retour de Paton est loin de réjouir les gens de

Nowar qui, pris de panique, s’enfuient dans les pro­

fondeurs de la jungle, pour échapper aux représailles

de Miaki et de sa bande. Ces guerriers ne campent

qu’à deux kilomètres du village et il est certain qu’ils

attaqueront dès qu’ils apprendront le retour du mis­

sionnaire.

Paton sait bien qu’il ne peut rester une heure de

plus dans ce lieu hospitalier sur lequel il fait peser,

par sa présence, une lourde menace. Mais que doit-il

faire ? Il a beau réfléchir, sa perplexité demeure. Tous

les chemins lui sont interdits : la jungle, il ne peut y

songer. Il ne la connaît pas assez pour s’y aventurer

et il risquerait, à tout moment, de tomber dans les

griffes des tribus ennemies. Par la côte ? C’est trop

exposé. Les soldats de Miaki sont là, qui veillent. Par

la mer ? Il n’y songe même pas...

Il en est là de ses réflexions lorsqu’il voit apparaî­

tre Famaingo, un Noir de fière allure et de haute

71

taille, qu’il connaît bien. C’est le gendre de Nowar, un

homme bon pour Missi, qui connaît la jungle comme

sa poche et qui habite justement à mi-chemin de la

station des Matthieson.

— Bonjour, Missi, dit-il avec un geste amical.

— Bonjour, Famaingo. C’est Dieu qui t’envoie à

mon secours.

— Comment cela ?

— Tu seras mon guide. Laisse-moi t’accompagner,

tu m’indiqueras la route... Et, dès que le bateau de la

mission viendra, je te récompenserai.

Famaingo change de visage, car il sait tout ce que

cela représente pour lui.

— Mais si tu viens avec nous, nous serons tous

tués. Je n’ai que sept hommes et ta présence nous

mettra en danger.

Famaingo se fait tirer l’oreille ; la mission qu’on

lui demande de remplir est périlleuse pour lui et ses

hommes. Il faut l’opiniâtre insistance de l’Ecossais,

ses promesses de récompense plusieurs fois réitérées

pour arriver à bout de ses hésitations qu’on sait moti­

vées. Paton tient en Famaingo sa dernière chance de

salut, il ne la laissera pas échapper.

— Et puis, ajoute-t-il pour fléchir son ami, si je

reste ici, tout le village avec Nowar, ton beau-père,

périra massacré. II faut à tout prix éviter ça ; tu dois

m’emmener avec toi.

— Eh bien ! J’accepte, mais à tes risques et périls ;

je ne t’assure rien. Tu n’as qu’à me suivre jusqu’où

72

tu pourras. Tiens-toi le plus près possible de moi pour

qu’on te confonde avec mes hommes.

— C’est bon ! acquiesce Paton, trop heureux d’avoir

obtenu l’assentiment de son ami ; je ferai comme tu

l’entendras.

Une heure plus tard, la petite troupe, qui longe

d’abord la côte pour éviter les troupes ennemies, s’en­

fonce, silencieuse, dans la foret profonde. La chaleur

est accablante et la marche pénible sur ces sentiers

mal tracés, encombrés par endroit de branchages cas­

sés par la tempête. Pas d’ombre, pas de brise, pas de

halte.

Sur une hauteur, qu’ils gravissent lentement, un

village paisible appelé < le ciel >, à cause de sa posi­

tion élevée, dort paisiblement dans le bourdonnement

incessant des insectes.

— C’est presque mon pays, déclare Famaingo avec

satisfaction. Reposons-nous un peu tandis que je

fume une pipe.

Paton ne se le fait pas dire deux fois ; les récentes

épreuves l’ont quasiment épuisé et, s’il tient encore,

c’est parce qu’il lutte avec Dieu contre la mort qui le

harcèle.

Hélas ! Des cris affreux, tout proches, le tirent de

ses pensées. Il se redresse et voit avec horreur une

troupe nombreuse qui déjà les encercle en hurlant sa

joie de tomber enfin sur Missi qu’elle poursuit depuis

des heures. Informé de son départ, les hommes de

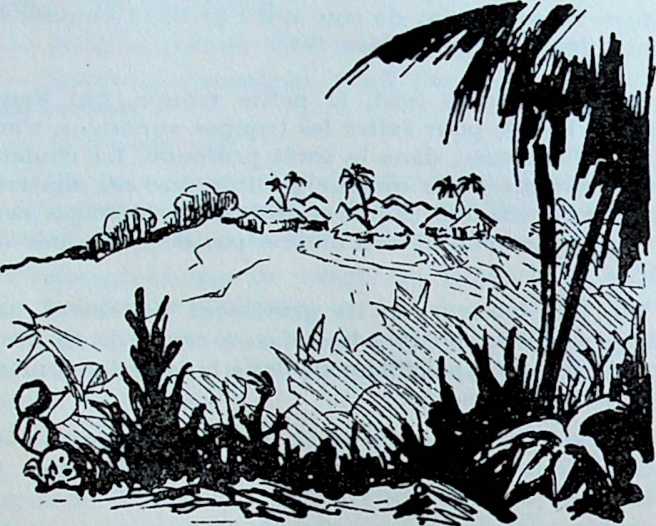
Miaki battent la jungle pour en finir avec lui.

73

Famaingo est effrayé. Il s’approche tout tremblant

de Missi et lui conseille, à voix basse, de filer au plus

vite :



**Sur la hauteur, un village paisible appelé : le ciel...**

— Je te suivrai quand j’aurai causé avec ces hom­

mes et lorsque j’aurai fini ma pipe.

C’est la seule chose à ne pas faire. Tant que Paton

est sous sa protection, Famaingo se doit de le défen­

dre. Seul, il ne tardera pas à être frappé.

— Non ! dit fermement Paton, qui n’est pas dupe

et n’a pas l’habitude de se laisser manœuvrer, je res­

terai avec toi, et, si je suis tué, ce sera sous tes yeux.

74

Famaingo a beau supplier Missi de partir, lui dire

que c’est là le seul moyen d’échapper, Paton s’y refuse

énergiquement. Son sort se joue là.

Alors commencent parmi les soldats de Miaki des

discussions sans fin, chacun encourageant son compa­

gnon à tirer le premier. Pendant ce temps, Paton les

regarde calmement, dignement même, avec reproche.

— Mon Dieu vous punira si vous tuez un innocent

ou l’un de mes amis.

Un kawas, lancé par l’un des sauvages, effleure la

joue d’Abraham, qui se jette en arrière.

— Je serai bientôt avec Jésus, dit-il affolé.

Les guerriers, au visage hideux, resserrent toujours

plus leur étreinte, tandis que Paton, impassible, ne

cesse de prier. Il se sait immortel tant que l’œuvre

que son Maître lui a confiée n’est pas achevée. La cer­

titude d’être l’objet de la protection divine le sou­

tient. Certes, il passe par de terribles moments. Par­

fois, ses genoux vacillent ; sa raison même est

ébranlée, mais il serre dans son cœur la promesse

immuable de son Dieu : « Voici, je suis toujours avec

toi... > Et, chaque fois, Paton reprend courage !

Soudain — sans doute pour décrocher Missi —

Famaingo s’élance dans le chemin en se frayant un

passage parmi les soldats de Miaki, qui s’écartent,

surpris par ce départ précipité. Paton et ses amis,

sans hésiter une seconde, se lancent à sa poursuite,

pour le suivre d’aussi près que possible. A leur tour,

les soldats, revenus de leur stupeur, prennent les

75

fuyards en chasse, entourent Missi, l’arme levée, prêts

à l’abattre.

Mais pourquoi leurs bras restent-ils levés ? Sont-ils

retenus par une main invisible ? Paton le sait bien.

C’est le Dieu qui a sauvé Daniel qui est là, comme

une forteresse, pour le protéger des méchants.



**Le sentier est coupé par un maigre torrent**

76

A quelque cinq cents mètres du village, le sentier

est coupé par un maigre torrent qui jette son eau

claire sur des cailloux pleins de soleil. Famaingo et

ses hommes enjambent le ruisseau sans effort, et dis­

paraissent dans la jungle sans ralentir leur course,

sans se préoccuper du missionnaire qui perd du ter­

rain.

Paton saute à son tour, mais ses jambes, coupées

par l’émotion, ne le portent plus. Il s’écroule sur

l’herbe sèche. Au même instant, on entend un énorme

fracas. Un kawas, lancé avec une force inouïe, vient

de frôler la tête de Missi pour aller s’écraser sur le

rocher, quelques mètres plus loin.

Le missionnaire l’a échappé belle. Sans cette

heureuse chute, il aurait eu la tête fracassée.

Avec autant de rapidité qu’il s’est affalé, Paton se

relève et s’élance sur le sentier, à la recherche de

Famaingo. Mais, chose extraordinaire, les sauvages le

regardent fuir, immobiles, sans dire un mot, sans

essayer de lui jeter le moindre projectile. Aucun d’eux

ne traverse le ruisseau pour se lancer à sa poursuite.

< Jusqu’ici et pas plus loin >, semble leur dire le

Tout-Puissant.

Paton est sauvé...

Le lendemain, à la tombée de la nuit, les fuyards

arrivent sains et saufs chez Matthieson qui les croyait

tous morts depuis longtemps.

77

CHAPITRE 12

Sitôt installé chez Matthieson, Paton se met à l’œu­

vre. Il n’est pas homme à s’apitoyer sur son sort, à

céder aux menaces ou aux appels de la fatigue. Prê­

cher l’Evangile, voilà sa passion, son programme, sa

raison de vivre.

Son premier dimanche est bien rempli. Le matin,

culte béni avec une trentaine de Tannésiens. L’après-

midi, visite de six ou sept villages de l’intérieur pour

y annoncer l’amour du Dieu sauveur. Le lendemain,

pas de répit. L’infatigable Ecossais se retire dans le

bureau de son ami et s’y verrouille pour ne pas être

dérangé. Il a du courrier en retard, des lettres impor­

tantes à rédiger.

Une heure plus tard, alors que Paton est absorbé

dans ses écritures, on frappe à la porte. C’est Mat­

thieson qui va ouvrir, et il se trouve nez à nez avec

une dizaine de Noirs à la face sinistre, armés jus­

qu’aux dents. C’est une compagnie de Miaki à la

recherche de Missi.

79

— Nous venons visiter les bâtiments, dit brusque­

ment l’un d’eux. Laisse-nous entrer.

Et, sans même attendre une réponse, ces hommes

pénètrent dans la maison, bousculent le missionnaire

effrayé, puis commencent leur inspection. Ils vont de

chambre en chambre sans échanger la moindre pa­

role, fouillant fiévreusement tous les recoins. Matthie-

son les suit à quelques pas, très inquiet, car il devine

leurs intentions criminelles.

Or, Paton est introuvable. Ces hommes sont passés

devant la porte du bureau sans y prendre garde,

comme frappés d’aveuglement. Matthieson en est tout

étonné.

A la fin, désappointés de ne pas trouver Missi et

persuadés sans doute qu’il est en tournée dans l’inté­

rieur du pays, les soldats de Miaki échangent de brefs

propos, puis, nerveux, déchargent leurs mousquets

dans la dernière pièce de la maison. Ils tirent violem­

ment la porte et s’en vont en bougonnant.

Etrange façon de prendre congé de Matthieson ! Ils

ont voulu, sans doute, l’effrayer ou faire montre de

leur force.

\*

\* \*

Dix heures. La station est plongée dans le silence.

Une curieuse sensation, indéfinissable, réveille Missi

qui dormait profondément, littéralement épuisé par

les veilles et les fatigues de la veille ?

— Qu’est-ce donc ? dit-il, en se dressant sur son

lit.

80

Son chien est là, haletant, qui tire depuis un mo­

ment la manche de sa chemise pour le sortir de ses

rêves.

Paton a compris. Sa fidèle bête l’avertit qu’il y a

du danger au dehors... En effet, des ombres vont et

viennent, silencieuses : ce sont les soldats de Miaki.



**Quelques sauvages passent rapidement**

**sous les fenêtres avec des torches**

81

6.

Brusquement, la chambre est éclairée par d’étran­

ges et vacillantes lueurs. Quelques sauvages passent

rapidement sous les fenêtres avec des torches.

Malheur ! Ils mettent le feu au temple de bois,

édifié non loin de la maison. D’autres allument la

palissade de roseaux qui relie les deux bâtiments.

Quelques secondes suffisent, et de grandes flammes

montent vers le ciel, éclairant de façon curieuse ces

faces hideuses et léchant, dans un pétillement sinis­

tre, les hautes branches des arbres. Dans quelques

minutes, la maison va flamber à son tour et ses occu­

pants devront choisir entre le feu et la lance.

Tout le monde est sur pied et l’angoisse se devine

sur les visages curieusement éclairés.

Que faire ? Et, pourtant, il n’y aurait pas une mi­

nute à perdre !

Paton, comme à l’ordinaire, est maître de lui-même.

Il s’arme d’un petit tomahawk qui pend au mur et

glisse un inoffensif revolver — il n’est pas chargé —

dans sa poche. Il y a des vies à sauver ! Et comme

elles sont en danger à cause de lui, c’est à lui d’agir

et de payer de sa personne.

— Priez, lance-t-il à voix basse, tandis qu’il s’ap­

prête à sortir.

— Non ! s’oppose Matthieson. C’est inutile !

— Laissez-moi agir..., continue Paton. Si je ne tente

rien, nous sommes perdus. Mourir pour mourir, ça

vaut la peine d’essayer. Dans quelques minutes, la

maison sera la proie des flammes et ce sera trop tard.

82

Ses amis sont atterrés et ne répondent pas. Que

Dieu protège son serviteur !

— Refermez la porte derrière moi et priez..., chu­

chote Paton qui s’est glissé dehors, sans être vu. Il

court à la palissade, la renverse et la rejette vers

l’église qui n’est plus qu’un immense brasier. Ensuite,

il piétine l’herbe sèche qui brûle déjà.

Ouf ! Il était temps ! La maison est maintenant

isolée des flammes.

— Tuez-le, tuez-le ! crient sept ou huit hommes qui

entourent Missi, la massue levée contre lui.

— Si vous me frappez, tonne Missi, Dieu vous

châtiera. Vous avez brûlé son église ; vous avez de la

haine pour son culte. Vous êtes meurtriers ! Prenez

garde ! Le Tout-Puissant qui me protège a un feu

plus redoutable que celui-là ! Changez vos voies ! Ces­

sez de Le combattre. Nous vous aimons, nous désirons

votre bien... et vous nous détestez ! Pourquoi êtes-

vous si méchants ? Dieu est ici, reprend Missi avec

force. Il est ici pour me protéger et vous punir.

Les sauvages hurlent de rage, car ils ne peuvent

porter la main sur celui qu’ils poursuivent en vain

depuis des jours. Le Dieu invisible retient leurs bras.

Il est le bouclier de son serviteur. Chacun devine que

Missi est invulnérable.

Soudain, un éclair traverse l’espace, immédiatement

suivi d’un formidable coup de tonnerre. Efifrayés et

surpris, les hommes de Miaki reculent.

Le vent brusquement se lève et, ô miracle ! chasse

les flammes loin de la station. L’église est mainte­

83

nant un énorme brasier qui risque d’embraser la

forêt tout entière. Quelle catastrophe alors pour le

pays ! La tempête fait rage, aussi Paton doit-il se

plaquer contre la muraille pour ne pas être jeté par

terre.

Un nouveau coup de tonnerre, aussi puissant que

le premier, éclate sur sa tête et, au même instant, une

trombe d’eau, comme en connaissent parfois les Tan-

nésiens, s’abat sur la station au milieu d’un vacarme

indescriptible.

Chez les soldats de Miaki, la débâcle est complète.

Le Dieu de Missi — qui est ici, à n’en plus douter —

parle un langage qu’il n’est nul besoin d’interpréter.

La tempête, les nuages noirs, les tonnerres fracas­

sants, la pluie torrentielle, c’est la voix d’un Dieu

courroucé, la voix terrible du Maître des cieux et de

la terre.

Paton a pu rejoindre à temps ses amis, dans la mai­

son. Réunis dans la grande chambre, la petite assem­

blée tombe à genoux, émerveillée devant une si brus­

que et si opportune intervention du ciel.

— Béni soit son nom, s’écrie Matthieson, les yeux

remplis de larmes.

— Précieux Jésus ! murmure Paton, qui ajoute :

Ce miracle est pour nous tous un reproche. Jusqu’à

présent, disait notre Seigneur, vous n’avez rien de­

mandé en mon nom. Demandez et vous recevrez afin

que votre joie soit parfaite.

— Comme c’est vrai ! reprend Abraham. Que de

bénédictions perdues ! Que de délivrances empêchées

à cause de notre incrédulité !

84

CHAPITRE 13

Depuis le cyclone, Paton est songeur. Il sait que

toute File est à feu et à sang, à cause de lui.

— Est-ce vraiment juste de rester plus longtemps

sur cette terre ?... pense-t-il. Le moment ne serait-il

pas venu de la quitter pour un temps, jusqu’à ce que

les esprits soient apaisés ?

Hélas ! Le cataclysme de la veille n’a pas éteint la

fureur de Miaki. Ses troupes patrouillent non loin de

la station, prêtes à fondre sur les missionnaires ; leur

présence constitue un perpétuel danger pour les habi­

tants de la contrée qui viennent dire en pleurant :

— Missi, tu dois partir, car Miaki veut te tuer. Il

va venir pour en finir avec toi.

— Oui ! songe avec tristesse Paton, qui aime ce

pays autant que sa chère Ecosse. Je crois que Dieu

me demande de quitter Tanna au plus tôt, mais

comment ? Par quels moyens ? Tout mon être dit :

Non ! Il se révolterait si je ne savais la volonté de

85

Dieu plus excellente que la mienne. C’est la seule qui

compte pour moi !

Soudain, Paton entend des cris :

— O Sait ! O Sait !

Que se passe-t-il ? Un bateau !

En effet, un navire est en vue, à l’horizon. Sa fumée

noire, immobile, semble plaquée contre le ciel bleu.

— C’est Dieu qui l’envoie, s’écrie Missi, bouleversé.

Je ne puis en douter... Vite, vite ! Faisons des signaux

pour qu’il vienne vers nous.

Tous les hommes se précipitent vers le promon­

toire dénudé qui domine la station et la mer. Ils y

entassent fiévreusement tout ce qui est combustible et

qu’ils ont ramassé en chemin : paille, roseaux, brin­

dilles et feuilles sèches. Bientôt, un grand feu, empa­

naché de fumée blanchâtre, s’élève dans le ciel. De

son côté, Paton hisse un grand drap blanc sur le toit,

que la brise marine déploie lentement, par intermit­

tence.

C’est Dieu en effet qui envoie le « Blue-Bill ». Les

missionnaires d’Aneityum ont supplié le capitaine de

faire escale à Tanna pour y recueillir, si c’est encore

temps, Paton et ses collaborateurs. Ils le savaient en

danger, se demandant même s’il était encore en vie.

\*

\* \*

Une scène déchirante se déroule sur la grève, tout

près des canots qui doivent emmener Paton et ses

86

amis sur le « Blue-Bill ». Matthieson, anéanti par

tant d’épreuves, de fatigues et d’émotion, usé par des

veilles sans nombre, bouleversé à l’idée de quitter

cette contrée si chère à son cœur..., refuse soudain

de partir. Il déclare vouloir mourir sur cette île où

dort son enfant bien-aimé.



**Paton hisse un grand drap blanc sur le toit...**

— C’est décidé ! Je reste, dit-il à tous ceux qui le

pressent de renoncer à cette folle décision. Je veux

finir mes jours à Tanna.

Paton a beau le persuader, le désapprouver... peine

perdue. Rien ne peut le fléchir. Sa femme, un instant

hésitante, s’est ralliée aux désirs de son mari et elle

87

non plus ne veut pas quitter l’île. Aussi, est-ce dans

une immense tristesse que Paton et ses amis aban­

donnent les deux serviteurs de Dieu sur le rivage.

Les adieux sont déchirants ! Nowar est là, en lar­

mes.

— Missi, reviens vers nous. Nous t’aimons, reviens

bientôt !

88

CHAPITRE 14

Paton fait un long séjour en Australie, puis en

Ecosse, séjours bien nécessaires pour refaire sa santé

ébranlée, sinon ruinée, par tant de privations et de

luttes angoissées. Ce temps d’absence prolongé est, on

le devine, des plus remplis, car le missionnaire ne

peut rester oisif. Partout où il passe, il plaide avec

chaleur la cause de la Mission :

— Nous attendons de nouveaux ouvriers pour

aller au secours des quatre survivants qui tiennent

courageusement sur le champ missionnaire, procla-

me-t-il avec force.

Il réussit à convaincre son comité qu’il est urgent

d’acheter un navire. L’indispensable navire qui doit

assurer la liaison avec tous les missionnaires pour

leur apporter périodiquement, non seulement des pro­

visions et du matériel, mais plus encore le réconfort

moral et spirituel que réclame leur existence si rude,

traversée parfois par des heures de solitude dépri­

mantes. Les visites fréquentes d’amis chrétiens vien­

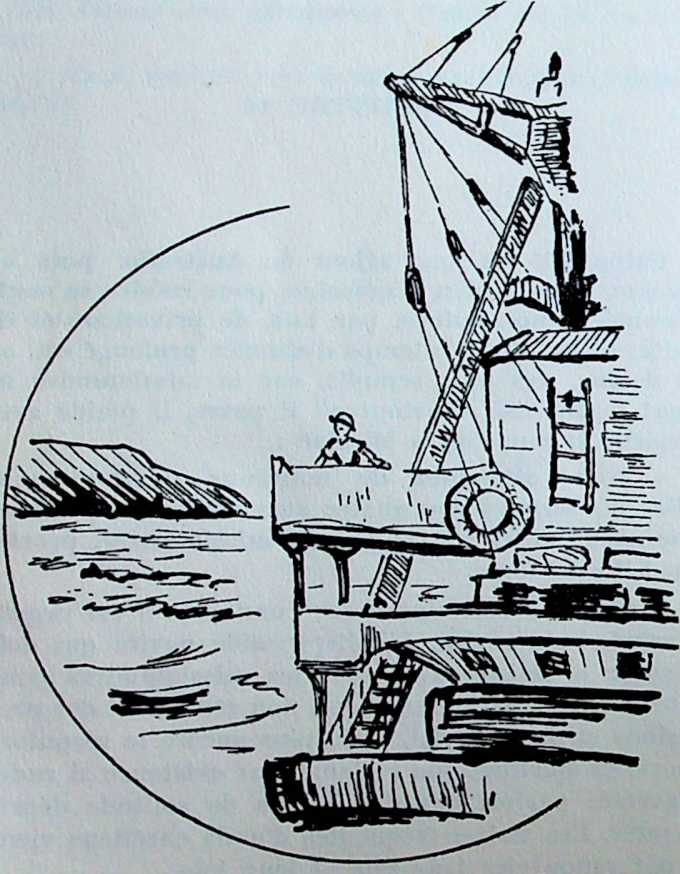
dront renouveler leur zèle et leur joie.

89

La somme à trouver est énorme, mais Paton la

tient déjà par la foi. TI a vu d’autres miracles, pour­

quoi pas celui-là ?



**Le valeureux missionnaire emberque sur le « Dayspring >**

90

Il attendait 75.000 francs (or), il en reçoit 125.000 !

Quel bonheur ! Aussi, n’est-ce pas sans fierté que le

valeureux Ecossais embarque, en 1866, sur le

*« Dayspring >,* le bateau de la Mission, pour retour­

ner dans les îles du Pacifique, sa nouvelle patrie.

Le navire se comporte bien tout le long du voyage.

Il fait successivement escale à Aneityum, puis à

Tanna, dont le paysage bien connu lui rappelle de si

chers et de si douloureux souvenirs (\*).

Durant son escale à Port-Résolution, Nowar accourt

vers Missi, chargé de présents, pour le supplier de

rester avec son peuple. Les appels et les larmes de ce

cannibale si près du royaume de Dieu le boulever­

sent. Ah ! comme il voudrait retourner vers ces hom­

mes qu’il porte toujours sur son cœur ! Mais il ne

peut accepter cet appel, car la Mission en a jugé

autrement ! Plusieurs missionnaires sont déjà dési­

gnés pour continuer sa tâche à Tanna, tandis qu’il ira

s’installer en pionnier dans l’île voisine d’Aniwa.

Bien malgré lui, Paton refuse catégoriquement de

répondre aux objurgations de Nowar qui se retire

profondément malheureux. Il se rend auprès d’un

chef sacré d’Aniwa qui doit voyager sur le « Days­

pring » pour retourner dans sa patrie et lui remet les

coquillages blanchâtres attachés à son bras. Précieux

coquillages qui marquent son autorité de chef.

**(1) Sa femme et son fils y étaient morts quelques années**

**auparavant, emportés par la maladie. Le missionnaire s’était**

**remarié lors de son voyage en Europe.**

91

— Par ces insignes, lui dit Nowar, avec des san­

glots dans la voix, promets-moi de protéger Missi, sa

femme et son enfant. Qu’il ne leur arrive aucun mal,

sinon mon peuple les vengera.

Une heure plus tard, le « Dayspring » reprend la

haute mer. Les côtes de Tanna s’estompent lentement

à l’horizon, tandis que le missionnaire, accoudé au

bastingage, prie les yeux mouillés de larmes pour

cette terre qu’il ne reverra plus.

\*

\* \*

Sitôt débarqué à Aniwa, Paton se met hardiment à

l’ouvrage. Ce qui presse le plus, c’est de construire

la station pour abriter sa famille et ses collaborateurs

et aussi d’apprendre la langue du pays, très diffé­

rente de la tannésienne. Les nouveaux venus sont

heureux de constater que les natifs, qui ont la répu­

tation d’être moins violents et sanguinaires que leurs

voisins, les accueillent favorablement, amicalement

même. L’ami de Nowar y serait-il pour quelque

chose ?

Les travaux de construction sont rapidement me­

nés, sous les yeux d’une foule de curieux. Ce n’est pas

tous les jours qu’il leur est donné de suivre un tel

spectacle.

— Tiens, dit brusquement le Blanc à un vieux chef

qui ne le quitte pas des yeux, apporte ce bout de bois

à ma femme et elle te donnera ce dont j’ai besoin.

92

Ahuri, le vieillard le regarde et interroge :

— Mais de quoi as-tu besoin ?

— Le bois le dira à Mme Paton.

Nullement satisfait de cette réponse étrange, le

vieux chef continue :

— Mais le bois ne lui dira rien.

— Mais si ! Je ne me moque pas de toi. Va donc !

Jean a toutes les peines du monde à convaincre son

nouvel ami qui ne s’exécute qu’à contre-cœur. Il se

rend auprès de Mme Paton et lui remet timidement

l’objet, s’attendant à ce qu’elle éclate de rire. Mais pas

du tout ! La missionnaire ne se moque pas : elle

regarde un instant la planche, puis, comme l’avait

promis son mari, lui donne ce dont il avait besoin,

des clous et des outils.

De retour, le Noir, qui n’y comprend plus rien,

demande avec insistance :

— Missi, explique-moi ça. Comment le bois a-t-il

parlé à ta femme ?

— Oh ! je veux bien te le dire, répond l’Ecossais,

amusé par cette question.

Il lit tout haut ce qu’il a crayonné sur la planche,

montrant du doigt chaque mot qu’il énonce ; puis il

ajoute :

— Dieu, dans la Bible, nous parle de la même ma­

nière. Je te conseille d’apprendre à lire et tu sauras

alors ce qu’il dit dans ce livre merveilleux. Dieu te

parlera aussi à toi, comme il me parle.

93

— Est-ce bien vrai ? questionne le chef.

— Mais oui ! Bien sûr, il faut d’abord qu’on tra­

duise ce livre dans ta langue... Hélas ! Je la connais

si mal qu’il me sera impossible de le faire tout seul.

— Pour ça, Missi, je veux bien t’aider. Tu peux, dès

maintenant, compter sur moi.

Depuis cette conversation, le Noir brûle du désir de

voir la Bible imprimée dans sa propre langue ; aussi

le voit-on venir tous les jours apprendre à son ami —

et avec quel zèle ! — le vocabulaire aniwaïen. Quelle

aide précieuse pour Jean Paton ! Grâce à son profes­

seur, il pourra bientôt parcourir l’île pour raconter

la vie et l’œuvre de Jésus-Christ, le Sauveur du

monde.

La page qui parle ! Quelle chose prodigieuse !

94

CHAPITRE 15

— Que fais-tu là ?... dit un matin le vieux chef

intrigué, voyant son missionnaire à l’œuvre, la pioche

à la main.

— Je creuse un puits pour trouver de l’eau.

Peut-être Dieu nous en enverra-t-il de la fraîche,

d’en-bas !

Jean Paton souffre beaucoup du manque d’eau à

Aniwa. Il en tombe si rarement, et celle qu’on utilise

avec parcimonie est souvent malsaine, car on doit la

conserver dans des conditions d’hygiène déplorables.

Bien sûr, les natifs ne sont nullement éprouvés par

la sécheresse : il leur faut si peu d’eau pour leurs

besoins personnels ! Pour eux, pas de toilette ni de

lessive à faire. Quant à leur boisson, ils préfèrent le

liquide sain et rafraîchissant de la noix de coco qui

abonde dans l’île.

C’est pourquoi, l’infatigable Ecossais a entrepris

de creuser un puits près des bâtiments de la Mission.

95

Il se sait incompétent en la matière, mais il compte

sur Dieu pour conduire à bien cette affaire.

— J’espère tomber sur une nappe d’eau, explique-

t-il.

— Oh ! Missi ! reproche le Noir ; attends donc que

la pluie tombe du ciel. Nous en recueillerons pour toi

deux ou trois tonneaux.

— Tu sais bien que la sécheresse est très grande,

poursuit Paton. Il faut se procurer de l’eau à bref

délai, sinon nous serons condamnés à mourir ou à

partir...

— Non, Missi ! Tu ne dois pas nous quitter, re­

prend le vieux chef qui ajoute : Mais tu sais bien que

la pluie ne vient que d’en-haut. Comment peux-tu en

attendre d’en-bas ?

Jean oubliait que cet homme n’avait jamais vu de

puits, qu’il ignorait totalement l’existence de nappes

souterraines.

— Dans mon pays, en Europe, explique l’Ecossais,

l’eau fraîche jaillit de la terre. Je pense que ce sera

la même chose ici.

Le vieux chef est sceptique. Il regarde longuement

Missi et, branlant la tête, déclare :

— Tu deviens fou, Missi ! J’espère que tu ne diras

à personne ce que tu cherches ; on ne te croirait pas

et l’on se moquerait de toi.

Jean reprend sa besogne, sans insister davantage.

A quoi bon ! La tâche avance très lentement, car il

96

est mal équipé ; les outils dont il dispose sont insuffi­

sants et peu adaptés à ce genre de travail.

— Ce Blanc perd complètement la tête, pense le

vieux chef qui l’observe en silence. Je parie qu’il

creuse sa tombe pour mettre fin à ses jours.

Convaincu d’avoir trouvé la bonne explication, il

alerte ses amis et leur demande de surveiller Missi

chaque fois qu’il reprend la pioche :

— Ne le quittez pas des yeux. Quand il sera fati­

gué, nous le presserons d’abandonner.

Le travail est harassant sous le soleil brûlant du

Pacifique. Autour du chantier, installée sur la terre

fraîchement remuée, une armée de spectateurs regarde

cette curieuse entreprise. C’est agaçant au possible !

Paton essaie de les intéresser à la besogne, mais il

trouve peu de gens dévoués pour lui prêter main-forte.

Il doit distribuer des hameçons s’il veut les décider à

monter les seaux remplis de terre. Hélas ! le stock de

hameçons s’épuise vite... et l’eau n’est pas encore là !

Au bout de quelques jours, le vieux chef s’emporte

pour de bon. Le stupide entêtement de son ami le met

hors de lui :

— Je te dis que la pluie ne viendra jamais d’en-

bas. Pourquoi tu t’obstines ainsi ?

Le lendemain, Paton a la désagréable surprise de

constater qu’une partie du travail est à recommencer.

Un éboulement important s’est produit pendant la

nuit.

97



**Je te dis que la pluie ne viendra jamais d'en-bas**

98

Tu vois bien, dit le Noir toujours là ! Si tu avais

été au fond du trou, tu serais mort à jamais, ense­

veli par cette terre dont tu troubles la paix. Et quand

un navire de guerre serait venu, on nous aurait

accusé de t’avoir tué. Y as-tu songé ? Missi, tu creu­

ses ta tombe et la nôtre. Abandonne ton caprice.

Paton ne répond pas. Il creuse, creuse encore. Le

voici à sept, puis à huit, puis à neuf mètres de pro­

fondeur. Toujours rien 1 C’est déprimant ! En-haut,

les moqueurs sont nombreux et le vieux chef, aussi

entêté que celui qu’il gourmande, multiplie ses appels

à l’abandon. Missi a bien envie de tout lâcher, mais

la sécheresse qui persiste l’en empêche.

A dix mètres de profondeur, et pour la première

fois, Jean rencontre une couche vaguement humide.

Alors la crainte le saisit :

— Et si l’eau était salée ?

Le soir, il dit au vieux chef, toujours à son poste

d’observation et toujours mécontent :

— Je crois que Dieu nous donnera de l’eau, de­

main.

— Mais, Missi, s’indigne-t-il, en haussant les épau­

les, tu sais bien que l’eau ne viendra jamais d’en-bas !

— Reviens demain et tu verras qui a raison.

De bonne heure, le lendemain, les deux hommes

sont là. Paton est anxieux. Et s’il échouait ? Quelles

conséquences pour lui et l’œuvre qu’il poursuit !

Il se laisse glisser lentement dans le trou sombre,

puis, fébrilement, reprend sa besogne. En-haut, le

99

Noir branle la tête. Décidément, son ami lui donne

du fil à retordre !

Soudain, un cri. L’eau vient de jaillir. Jean la porte

à sa bouche, la goûte... Est-elle bonne ? Son visage

amaigri s’éclaire. Oui, elle est bonne, c’est de l’eau

fraîche. Alléluia !

Le chef, étonné, se penche prudemment et voit son

ami à genoux. Chose curieuse, autour de lui, quelque

chose de brillant ! Le vieillard distingue mal, mais il

comprend. Il y a de l’eau au fond du puits et le Blanc

répand sa louange devant Celui qui fait monter l’eau

de la terre.

Alors, comme un homme qui perd soudain la rai­

son, il se redresse et détale à toutes jambes, en gesti­

culant et en hurlant :

— Venez voir la pluie qui vient d’en-bas... La pluie

d’en-bas...

Toute la jungle est en effervescence. La nouvelle se

répand comme le feu en brousse. De partout, de tous

les sentiers, on accourt, tandis que Paton, au fond de

son trou, appelle en vain son ami qu’il s’étonne de ne

plus voir. Lorsqu’il remonte à la surface, il trouve

une foule d’indigènes, hommes, femmes et enfants,

qui le regardent curieusement, comme s’il venait du

centre de la terre.

Il s’approche du vieux chef et lui verse un peu

d’eau dans le creux de la main. De l’eau du puits,

bien sûr, dont il a rempli sa gourde. Le Noir la fait

couler entre ses doigts, la regarde longuement, sans

oser cependant y porter les lèvres.

100

— Allons, goùte-la ! Elle est bonne !

Paton doit répéter son invitation ; une crainte

superstitieuse le retient.

Enfin, le vieillard se décide, approche les lèvres

timidement, réfléchit...

— C’est de la pluie ! C’est de la pluie ! dit-il en

sautant de joie.

— Oui, répond le missionnaire, c’est de la pluie.

Dieu nous la donne.

— Merveilleuse, merveilleuse, est l’eau du Seigneur,

s’exlament les Aniwéens qui viennent déguster, à tour

de rôle, ce vrai don du ciel.

Le puits devient très vite la merveille de File. On

accourt des villages les plus reculés pour venir admi­

rer l’œuvre du Blanc. Le vieux chef ne quitte plus

l’endroit : il tient à fournir à chacun, lui-même, ses

longues explications pleines d’éloges à l’adresse de

son vaillant ami. Le puits est aménagé et gardé par

les natifs qui ne cessent de dire :

— Merveilleuse ! Merveilleuse ! est l’eau du Sei­

gneur.

101

CHAPITRE 16

Quelqu’un frappe à la porte de la station. C’est le

vieux chef qui demande à voir Missi.

— Missi, il faut que je te parle. Veux-tu que je

prêche un sermon sur le puits, dimanche, au culte ?...

Cette proposition est tellement inattendue que

Paton, sur le moment, ne sait que répondre. Il n’a

pas l’habitude de confier la prédication à n’importe

qui. Mais peut-il refuser cette fois ?

— Eh bien ! j’accepte, dit-il enfin. Dimanche, je te

donnerai la parole !

Vous imaginez le bruit que fait, dans l’He, la nou­

velle de cette « prédication sur le puits >. On en parle

jusque dans les villages les plus reculés, si bien que,

le jour venu, une foule immense, bigarrée et pittores­

quement parée, s’assemble et s’installe, bien avant

l’heure, dans la clairière, à quelques pas de la sta­

tion.

Paton est émerveillé. Toute la population de File

est là, devant lui. Jamais il n’a eu un pareil audi­

103

toire. De sa voix forte, il ordonne le silence et fait

monter vers Dieu une courte prière. Puis, avec des

mots aimables, il présente son ami qui a assisté à

tous ses travaux et lui donne la parole, comme il l’a

demandé.

Le vieux chef, debout au milieu de cette immense

assemblée, ne peut cacher son émotion ; il hésite,

toussote, cherche ses mots, intimidé par la foule qui

le regarde. Et, brusquement, comme s’il se jetait à

l’eau, s’écrie :

— Amis d’Aniwa, écoutez mes paroles. Vous le

savez, Missi nous a dit beaucoup de choses étranges

qui nous paraissaient folles et mensongères. Lorsqu’il

creusait son puits, nous disions, en haussant les épau­

les : Sa tête est dérangée... Mais Missi priait. Il priait

son Dieu qui l’a exaucé. J’en suis témoin. La pluie

est venue des profondeurs de la terre. Nous nous

sommes moqués de lui, et cependant il a trouvé de

l’eau, une eau merveilleuse, comme nous n’en avions

jamais goûté.

A partir d’aujourd’hui, je crois Missi. Tout ce qu’il

a dît de Dieu est vrai. Un jour, nos yeux le verront

comme nous voyons maintenant la pluie qui vient de

la terre.

Le monde est sens dessus-dessous depuis que la

Parole de Dieu est venue dans l’île. Oui, merveilleuse

est l’œuvre de Jéhova ! Aucun dieu, vous m’entendez,

aucun dieu d’Aniwa n’a exaucé comme Lui ; aucun

d’eux ne nous a donné la pluie de la terre.

104

Mon peuple bien-aimé, maintenant, j’adorerai le

Dieu qui a donné la pluie d’en-bas.

Le Noir s’arrête un instant, sans doute pour juger

de l’effet de ses paroles. Il jette un regard circulaire,

puis reprend avec force, pointant son doigt vers ses

auditeurs bouleversés :

— Que tout homme qui pense comme moi se hâte

d’aller chercher toutes ses idoles. Nous les brûlerons,

car elles sont un mensonge ; désormais, nous voulons

suivre ce Dieu merveilleux qui est venu sur la terre

souffrir et mourir pour nous emmener au ciel. Je suis

pour Jéhova ! Je suis pour Jéhova ! Pour son Fils

Jésus-Christ.

L’excitation est grande parmi la foule remuée par

ce vibrant appel. On le voit bien ! Les cœurs sont

touchés, ça se lit sur tous les visages.

Pendant la semaine qui suit cette étrange prédica­

tion, les idoles sont apportées et entassées près de la

station. On les brûle aussitôt en criant : < Jéhova est

le vrai Dieu. Nous voulons le servir et l’adorer, lui

seul. >

En quelques jours, le discours du chef a renversé

le paganisme à Anisva. Paton en est émerveillé, lui

qui n’a qu’à contempler cette œuvre merveilleuse qui

est toute de Dieu. Il assiste en spectateur à la conver­

sion de ces gens si fermés, si hostiles à l’Evangile.

« J’ai vu, dira-t-il plus tard à ses amis, le salut de

l’Eternel. >

Et c’est en foule que les natifs viennent écouter

l’histoire de Jésus-Christ, sa mort sur la Croix, sa

105

résurrection le troisième jour, son ascension, sa venue

prochaine... Tout cela les saisit profondément.

Les résultats ne se font pas attendre. On se met à

rendre grâces dans les maisons où le culte de famille

est institué. Des prières, parfois bizarres et encore

mêlées de superstition, s’élèvent de partout. Toute

activité cesse le dimanche, et l’on se rend, vêtu d’ha­

bits de fête, au culte de la Mission.

Le missionnaire ne chôme pas. Il évangélise métho­

diquement l’île tout entière. Des évangélistes noirs,

venus d’Aneityum, sont arrivés pour aller dans les

hameaux expliquer la Bible et enseigner à ces nou­

veaux convertis les premiers éléments de la doctrine

chrétienne.

Tous les soirs, roulement de tambour dans le vil­

lage. On se rassemble pour la prière sur la place et

l’on chante longuement les louanges du Tout-Puis­

sant.

Des églises sont édifiées un peu partout. Elles se

remplissent dès les premiers services. Paton est dans

la joie ; Dieu le comble. Bientôt, il pourra dire comme

Siméon : « Maintenant, tu laisses ton serviteur aller

en paix, car mes yeux ont vu ton salut. >

Comme il s’y attendait, les difficultés et les reculs

ne manquent pas d’arriver. Dieu a un puissant

ennemi qui ne s’avoue jamais vaincu.

Youvilé, un jeune homme de la contrée, profère des

menaces peu rassurantes contre Paton ; il est furieux

de voir le succès de l’Evangile autour de lui, parmi

les siens.

106

Un soir, fou de rage, il sc jette sur la palissade qui

entoure la station et en détruit une bonne partie pour

prouver à Missi qu’il ne le craint pas et qu’il lui

déclare la guerre.



**Tous les soirs, roulement de tambour dans le village**

Sur ces entrefaites, arrive le vieux chef. Missi lui

explique le méfait de Youvilé qui s’est enfui, et de­

mande :

107

— Pourquoi laissez-vous faire ce mauvais garçon ?

Si vous ne le punissez pas selon la justice, je quitte­

rai File dès l’arrivée du prochain bateau.

— Quelle est donc la punition qu’il faut lui infli­

ger ? demande le vieillard. Devons-nous le tuer ?

— Certainement pas. C'est le châtiment réservé

aux meurtriers.

— Devons-nous brûler sa maison, détruire ses

plantations ?

— Non ! répond Missi.

— Le lier et le battre ?

— Pas du tout !

— L’attacher sur un canot et le pousser en pleine

mer ?

— Bien sûr que non

— Mais alors, que devons-nous faire ?

— Exiger tout simplement qu’il répare la clôture,

de sa propre main, tout seul. Et, puis, qu’il promette

publiquement de ne plus recommencer.

Ravis de cette réponse, les natifs se mettent aussi­

tôt en campagne, à la poursuite du coupable.

Le lendemain, on l’amène devant l’assemblée. Le

vieux chef le réprimande vertement et prononce gra­

vement la sentence.

Youvilé, intimidé et confus, ne cache pas sa sur­

prise lorsqu’il apprend la nature du châtiment. Il

s’attendait à toute autre chose, aussi s’écrie-t-il, trop

heureux de s’en tirer à si bon compte :

108

— J’accepte. Ces paroles sont justes. Demain, je

réparerai.

Et c’est sous les regards curieux et amusés de ses

compatriotes qu’il doit réparer son méfait. Terrible

humiliation pour ce fier garçon !

Jean n’oublie pas Youvilé qui reste hostile à Jésus-

Christ. Quand il le rencontre, il s’approche de lui

pour lui témoigner son affection, pour lui dire aussi,

lorsque le moment s’y prête, que Dieu l’aime malgré

• ses fautes.

— Mais pourquoi me dis-tu chaque fois, Missi, que

Jésus est mort pour moi ?

— Te souviens-tu du petit Youli, le fils de ton voi­

sin ?

— Oui ! Eh bien ?

— Il avait alors quatre ou cinq ans. Il était seul

dans la forêt, qui jouait... Et, à quelques pas de lui,

on vit soudain un lion qui allait se jeter sur lui. Il

était perdu, perdu... On ne pouvait lui porter secours.

T’en souviens-tu ?

— En effet ! Déjà, on le croyait mort lorsque,

brusquement, sortant d’un fourré, une antilope passa

entre les deux... D’un bond, le lion s’élança sur l’ani­

mal pour le dévorer...

— Pendant que le petit Youli fuyait vers le vil­

lage.

— Oh ! Missi, l’antilope a sauvé Youli. Je com­

prends maintenant, je crois. Jésus a été frappé à

mort pour que je vive.

109

Des larmes coulent dans les yeux de ce beau jeune

homme. Comment résister à un si grand amour ?

Comment fuir un si grand Sauveur ? Comment pour­

suivre seul sa route, sans Lui ? Youvilé est touché,

son cœur s’ouvre à Celui qu’il combat depuis des

mois.

Les deux hommes se sont agenouillés, sur le sen­

tier désert. Et là, près de Missi qui pleure de joie,

Youvilé s’abandonne au Sauveur qui pardonne.

Les mois passent. Une terrible famine sévit sur

toute l’île. La détresse est dans tous les villages, dans

tous les foyers. Un soir, s’arrêtant devant une case,

Paton entend un père de famille qui dit merci à Dieu

pour la nourriture qu’il accorde aux siens. Le mis­

sionnaire s’approche, regarde et voit dans le plat...

Quoi donc ? Une poignée de feuilles de figuier, cuites

à l’eau. C’était cela qui motivait la reconnaissance de

cet homme.

— Ah ! le contentement du cœur... quel plat mer­

veilleux ! s’exclame le Blanc en s’en allant.

Quelques jours plus tard, des orphelins, qu’il a

recueillis à la station, viennent lui dire :

— Missi, nous avons une faim terrible !

Hélas ! Paton n’a rien à leur donner et il a faim,

lui aussi. Mais Dieu entend la prière des siens.

Un bateau, à l’horizon, apporte des provisions pour

la Mission. On décharge un baril de biscuits que Missi

s’empresse de distribuer à ses petits affamés.

110

Surprise ! Pas un seul d’entre eux ne fait le geste

d’y goûter.

Intrigué, Jean interroge :

— Quoi, vous mourez de faim et vous ne mangez

pas ! Attendez-vous que je vous en donne un autre ?

— Non, Missi, répond le plus âgé. Nous voulons

d’abord remercier Dieu qui nous a envoyé cette nour­

riture.

Le serviteur de Dieu ne peut retenir ses larmes :

— O Dieu, dit-il bouleversé, tu me donnes de

voir de grandes choses, si merveilleuses. Ta main

puissante, invisible, nous a protégés dans les heures

terribles ; maintenant, ta main nous comble et nous

bénit. Gloire au Seigneur qui fait tout à merveille.

<

!

**Cahors, lmp. A. Coueslant. — 94.766. — Dépôt légal : IV-1959**

**LA LIGUE POUR LA LECTURE**

**DE LA BIBLE**

est un mouvement international et

interecclésiastique. Son but est d'en­

courager la lecture journalière et

systématique de la Bible et d'amener

ses membres en contact vivant et per­

sonnel avec Jésus-Christ.

La carte de lectures bibliques, qui

permet de parcourir la Bible en 5 ans,

est traduite en plus de 90 langues. La

Ligue compte dans le monde entier

plus d'un million de membres ; en

France, où elle a pénétré en 1922,

environ 20.000 (en Suisse plus de

50.000).

La Ligue publie trois journaux bi­

mestriels avec des notes bibliques

quotidiennes :

**Pour enfants jusqu'à 12 ans :**

• « LE PETIT LECTEUR DE LA BIBLE »

**Pour adolescents :**

• « LE JEUNE LECTEUR DE LA BIBLE »

**Pour adultes :**

• « NOTES BIBLIQUES »

**Spécimens gratuits- sur demande**